This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00368 360 7
University of Michigan – BUHR

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

W H Bishop 1940

PQ
1213
.A2
R43
V. 24

REPERTOIRE

DU

THEATRE FRANCAIS.

[2. ordre]

TOME XXIX.

A PARIS,

CHEZ
LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE
DRAMATIQUES
DE LA HARPE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

Library
H. P. Thiene
1-28-41

NOTICE
SUR LA HARPE.

Jean-François La Harpe naquit à Paris le 20 novembre 1739. Reçu fort jeune, à titre de boursier, au collège d'Harcourt, par Asselin qui en étoit principal, il s'y concilia l'amitié de ses maîtres par son application et ses succès. Bientôt il se sentit en état d'entrer dans la carrière dramatique, et de concourir pour les prix que l'académie décernoit tous les ans. Ses premiers pas furent marqués par des triomphes. A l'âge de 24 ans, le 7 novembre 1763, il fit représenter *le Comte de Warwick*, tragédie, qui eut quinze représentations et une grande réussite. Trois ans après il remporta le prix de poésie : sa pièce étoit une épître intitulée *le Poëte*. Nul auteur n'a obtenu autant de prix académiques. Le 25 août 1775, il remporta celui de prose et celui de poésie. Le secrétaire de l'académie, en annonçant ce double triomphe de La Harpe, observa que c'étoit pour la quatrième fois qu'il

étoit couronné dans chacun des deux genres, et pour la seconde qu'il étoit couronné dans les deux genres dans la même séance, chose encore sans exemple.

Timoléon, tragédie, jouée le 1er août 1764, n'eut pas le même succès que Warwick. L'auteur la retira après la quatrième représentation. Il ne fut pas plus heureux les deux années suivantes. *Pharamond*, tragédie donnée le 14 août 1765, et *Gustave Vasa*, tragédie jouée le 3 mai 1766, n'eurent, la première, que deux représentations, et la seconde, qu'une seule. Cette triple chute l'éloigna pendant quelque temps du théâtre. Il y reparut en 1778 par sa tragédie des *Barmécides*, qui, représentée le 11 juillet, fut jouée onze fois. Le 1er février 1779, il donna *les Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire. Cette petite pièce eut beaucoup de succès. *Jeanne de Naples*, tragédie jouée pour la première fois le 12 décembre 1781, fut favorablement accueillie.

L'année suivante, à l'occasion de l'ouverture récente de la nouvelle salle, La Harpe fit jouer une petite comédie épisodique en un acte, en

[illegible]

vers [illegible] minutie [illegible]

le Audience [illegible]

pour la premier [illegible]

applaudi [illegible]

Philocte [illegible]

du grec de [illegible]

fois [illegible]

Le [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Virgin [illegible]

au mois de [illegible]

nouvelle [illegible]

[illegible]

Harpe [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

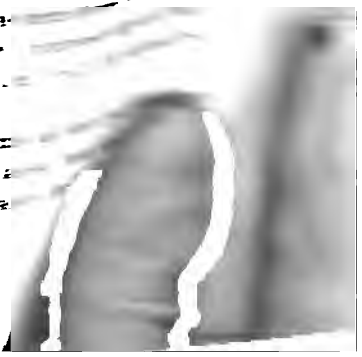
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



le plus exquis, mais encore l'ouvrage le plus utile et le plus agréable à ceux qui cultivent les belles-lettres.

Il avoit été reçu membre de l'académie dès l'année 1776, à la place de Colardeau. Pendant sa proscription, il a fait la traduction du *Psautier*, et commencé plusieurs autres ouvrages, du nombre desquels est la traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*. Une maladie longue termina sa laborieuse carrière le 11 février 1803, dans sa soixante-quatrième année.

LE
COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 7 novembre 1763.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri IV, détrôné.
LE COMTE DE WARWICK.
ÉLISABETH.
SUFFOLCK, confident du roi.
SUMMER, ami de Warwick.
NEVIL, suivante de la reine.
UN OFFICIER.
GARDES, SOLDATS.

La scène est à Londres.

LE
COMTE DE WARWICK,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorsque Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse;
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne sont plus ces temps où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même, guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles,
Quand de l'heureux Yorck, qui nous opprime tous,
Le père audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé : malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu :
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tomboit de sa main défaillante,
L'ascendant de Warwick a fait tous vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans, son enfance asservie.
Vous-même, prisonnière en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer..., mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu sais qu'Élisabeth à Warwick fut promise;
Que, prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,

Il attendoit sa main...

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets
Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple, étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connoissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsque aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance et l'appui,
Lorsque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick, en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté,
L'imprudent Édouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Élisabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable;
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilants
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Penses-tu que Warwick, tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?

Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à-la-fois sa gloire et ses amours?
Connois-tu de Warwick l'impétueuse audace?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrace,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le sort des souverains,
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité;
Et, signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirants du parti des Lancastres,
Écraser Édouard après l'avoir servi,
Et me rendre à-la-fois tout ce qu'il m'a ravi.
Ou bien, si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins ce plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;
Et, des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;
Vous allez tout braver, pour servir un époux

Indigne également et du trône et de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abyme:
Le sceptre qu'il portoit a fatigué son bras;
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,
Il paroît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh! que dis-je! mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où, d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule, et dans les forêts précipitant ma fuite,
Égarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De moments en moments j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie:
Il est prêt à frapper. Je restai sans frayeur:
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur;
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis,

Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère...
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veilloit alors sur mon fils malheureux,
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il; et, le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraie un chemin;
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappants fait connoître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute alors qu'au fond des bois
Un brigand conserva l'héritier de nos rois:
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Édouard craint un nom chéri dans ces climats:
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Édouard, je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.

Son cœur ne connoît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice:
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône, et je dois l'en punir.
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis:
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils.
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être son courroux... Mais Édouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

MARGUERITE, ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis paroissant devant toi,
J'envisage les maux accumules sur moi.
Je t'ai vu mon sujet; j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.

Le destin l'a voulu, jouis de sa faveur:
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois sans demander de grace:
Je sais sans m'avilir céder à ma disgrace.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garants du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner;
Il trouble les douceurs d'un règne illégitime:
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devroit s'occuper moins du trône d'Angleterre.
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine:
D'un titre qui n'est plus cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,

Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusque-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes:
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut, ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la foiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas;
Par des tributs sanglants j'ai pu le satisfaire:
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissants éclats
Qui consolent le foible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:

Allez; son entretien va vous être permis.
Peut-être, en le voyant, votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux:
Tu l'as connu long-temps et noble et vertüeux;
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?
Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable,
Ces mouvements soudains d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.

Hélas! sans la dompter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abyme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui prêt à former ces nœuds
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout alors qu'il est extrême;
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même :
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth, au printemps de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté.
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevois pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme
Ait surpris sa jeunesse, et me ferme son ame;
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre.

Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets;
Je songe à son courroux, et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence,
Je l'expose lui-même aux mépris de la France.
Eh! qui sait, dans l'ardeur de ses ressentiments,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportements?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre...

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglois environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux?
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside:
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide;
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien:
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien;
Peins-lui tout mon amour, et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma foiblesse,
Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Élisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre;

A des nœuds plus brillants son orgueil va prétendre;
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis, irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres états,
Il n'ira point donner le signal des combats;
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le sein de la paix
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;
On veut voir ce héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*L'officier sort.*)

Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrois-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons : à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même,
Et que, parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas; ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités:
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri, dans la langueur tombé presque en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines
Ma prudence du moins a suspendu les haines:
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer; et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillants vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore:

L'hymen d'Élisabeth promise à votre ardeur...

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle:
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient: c'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Élisabeth; mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits;
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds: une illustre princesse,
Digne par les vertus dont brille sa jeunesse
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis; et votre ami fidèle,
Warwick, est trop heureux de vous prouver son zèle
Par des soins vigilants, autant que par son bras,
Et dans la cour des rois, comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance:
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.

Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment!... Daignez au moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle....

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée;
Je ne puis à ce point forcer mes sentiments.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos serments,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, et je le lui rendrai:
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée
Établit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWICK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique!
Et des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux!
Je déteste ces lois, et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je! Est-ce l'amour qui vous rendroit parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?
Édouard, écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déja permis de sentir des foiblesses?
Et parmi les périls renaissants chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître;
Non, je ne le crois pas; et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
J'ose au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame;
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égarements,
Des princes amollis lâches amusements.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance...
Votre seule amitié me rend quelque espérance...
Warwick... Ah! si pour moi... Vous saurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCÈNE III.

WARWICK.

O ciel! à ce retour aurois-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi?
Me trompé-je? la reine avance ici vers moi!
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur:
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine;
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse?
Aux intérêts nouveaux, à vous seuls confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés?

WARWICK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être:

Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changements dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Édouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,
Devoit s'unir bientôt, par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produits l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que, pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante.
Ce sont là ses projets, ses vœux et son espoir;
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth!... ô ciel!... Non, je ne puis le croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire:
On n'est pas à ce point lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point se perdre et lui-même et l'état.
Il sait ce que je puis; il connoît mon courage:
Édouard jusque-là n'a point poussé l'outrage;
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés;
Bientôt...

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confusion, le trouble d'Édouard...
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instants vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux destins: oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK.

Je rejette un soupçon peut-être légitime...
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime...
Je n'ai pas dû penser, quand j'allois le servir,
Que mon roi, mon ami, fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Élisabeth...

WARWICK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien? Élisabeth... Achève. Je frémis.

SUMMER.

Élisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Édouard veut ce soir devenir son époux;
Et son père, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.

Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide;
Et je veux qu'Édouard... Je l'aimois le perfide!
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur...
Peut-on pousser plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime:
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis! Étoient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable,
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance:
Mais que, plus criminel et plus lâche en effet,
Édouard sans rougir... Il le veut... C'en est fait.
O toi, par ton amour à mon sort enchaînée,
O chère Élisabeth à mes vœux destinée,
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux:
Mon amour, ma vengeance, avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme,
J'ai su tous ses projets; et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler;
Mais je suis près de vous; c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime;
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore; et vous allez connoître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai; l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie;
Et mon cœur, loin de vous, vous adressoit, hélas!
Des regrets impuissants que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwick : dans mon impatience

Ma voix vous appeloit des rives de la France,
Et votre Élisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.
Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes :
Je crains que le transport de ce cœur indompté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Édouard ignorer les tendresses :
Les maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses?
Toujours des yeux perçants sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets, vous en avez sans doute,
Veulent sur vos débris se frayer une route ;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi foible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi, garder le silence! Et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick, si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver ni venger sa maîtresse...
Je rougis d'y penser... Non, non ; je puis encor
Disposer de l'état et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Édouard, et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick... Ah! cher amant! Hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse,
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos,
Eh! connoît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule...

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourments d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté;
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu : qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor, je ne puis y songer;
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,

Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet; il faut qu'il soit terrible :
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible;
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits;
Je paroîtrai dans Londre, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick, de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Édouard, aux grandeurs porté par ma vaillance,
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité
Cacheroit sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime, et l'on m'offense :
Entre Édouard et moi pensez-vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Écoutez-moi, Warwick : votre cœur ulcéré
Dans ses emportements est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Édouard inflexible;
A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si devant Édouard j'eusse attesté nos nœuds,
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,

Et que, fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler, on saura mes promesses;
J'avouerai, sans rougir, l'excès de mes tendresses;
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'autel
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable, en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir,
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir?
Édouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Warwick, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Édouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès long-temps je lui portois ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chute au peuple anglois.
Mon absence aux complots ouvroit un libre accès;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace:
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrace.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.
Déchoir du premier rang, c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la fortune est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu;

Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglois indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie :
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage;
Mais, sous ces vains respects consacrés par l'usage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver:
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut; que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes.
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien! vous le voulez, et pour quelques moments
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentiments:
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.
Mais si, n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Édouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte;
Entre mes ennemis déja la haine éclate:
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Édouard : ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace:
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter;
Je veux qu'il le détruise au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,

Un souffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Ce dangereux sénat qui veut parler en maître,
Mais qui, du plus heureux suivant toujours la loi,
Trembloit devant Warwick en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossois, que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance;
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglois fatigué de discorde et de guerre...

MARGUERITE.

L'Anglois ne peut goûter qu'une paix passagère.
Ne crois pas qu'Édouard triomphe impunément:
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile
A, depuis si long-temps, épouvanté cette île;
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux;
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.
Ou d'un père ou d'un fils chacun pleure la perte;
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin? le sang et le ravage

Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et, par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc, de Warwick si long-temps ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.
Votre cœur, engagé dans ses nouveaux projets,
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre,
Je sais cacher ma haine, et ne sais point l'éteindre.
Si Warwick aujourd'hui, pour se venger du roi,
Veut relever Lancastre, et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'état avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire :
Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent;
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi : viens, Nevil; évitons sa présence.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu;
Par des emportements Warwick a répondu:
Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwick... Ciel!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK, *entrant brusquement.*

Le voici.
Je ne m'attendois pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser; je n'ai pu le comprendre:
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé!
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services!
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux,

Où, du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai jusqu'à vous; je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse:
« C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
« Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
« Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis;
« Viens, combats, et sois sûr que ma reconnoissance
« Te fera plus que moi jouir de ma puissance. »
Tels étoient vos discours; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible;
J'acquis, en vous servant, le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits;
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres.
Je frémirois ici de retracer les vôtres:
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,
Ingrat! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense;
Vantez moins vos exploits, j'en connois l'importance:
Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,
Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter: vous devez me connoître.

Eh! quels sont donc enfin les torts de votre maître?
Je vous promis beaucoup : vous ai-je donné moins?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance?
Il est vrai, j'ai cherché l'hymen d'Élisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse?
Que me reprochez-vous? Suis-je injuste ou cruel?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire;
Je me suis appuyé de l'aveu de son père;
J'ai demandé le sien; et, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.
Laissez-moi jusque-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés n'offensent point son ame;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissants sur vous
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire, et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé; je le vois : mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre;
Je dois en convenir : mais je puis le défendre.

Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Élisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie :
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé ;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chère
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colère,
Vous en auriez déja ressenti les effets...
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Édouard peut d'un mot venger ses droits blessés ;
Et fût-il votre ouvrage, il est roi : c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins...

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà, gardes, à moi.

(*Ils environnent Warwick.*)

WARWICK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwick. Et toi,
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main ; frappe un cœur que tu hais :
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

(*Il jette son épée aux pieds du roi.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je? O ciel! O jour funeste!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur... C'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plus tôt, vous découvrant mon ame,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme;
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,
Ah! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissoit votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame;
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudroit accabler son triste bienfaiteur.
Il voudroit à l'autel vous traîner sur ma cendre:
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

Suivez ses pas; allez, et qu'on l'arrête;
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête!
Qu'allez-vous ordonner? Qu'allez-vous faire, ô ciel?
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte;
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un sujet, et haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.
Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce:
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce;
Et dans les mouvements dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame; et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.

Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwick à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui;
Osez lui pardonner : pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire
Au-dessus de Warwick élève votre gloire;
Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui? moi! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irois récompenser sa criminelle audace!
Moi, je pourrois ici...

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté.
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçants appeloient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans un morne silence :
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paroissoit murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Élisabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, et le sort implacable

Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(*à Suffolck.*)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres se soulève, il connoîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes;
Et que de ce palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
(*à Élisabeth.*)
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître
Qui, remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez ce moment est terrible.
Laissons là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler;
C'est celui de l'état; une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins;
Elle attise les feux allumés par vos mains;
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfants
Sont prêts à la servir dans ses ressentiments.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leurs berceaux le cri de la vengeance;
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur,
Réunir Marguerite à son fier oppresseur?

N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur.
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux,
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous;
Et dans l'emportement d'une ame fière et tendre,
Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui; je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître;
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner,
Par vous deux de l'état la perte se consomme.
Mais j'attends d'un grand roi la grace d'un grand homme.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD.

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi!
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence!
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance:
Il verra qu'Édouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amants, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est dans la prison.

SCÈNE I.

WARWICK.

Jour affreux! jour d'opprobre! Après vingt ans de gloire!
Quoi! je suis dans les fers! Ah! l'aurois-je pu croire
Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son trône et son état?
Que dis-je? Il connoît mieux ce peuple et sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse?
Vient-il briser mes fers? M'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Édouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être, avec plus de puissance...
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain!
Quel changement, ô ciel! et quels jeux du destin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible!
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné

Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé, n'ont plus qu'un même asile.
Hélas! dans son malheur il est calme et tranquille;
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCÈNE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? Se peut-il? Eh! quel bonheur extrême!...
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant; Élisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace,
« Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
« Allez l'y préparer. »... Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois ce cœur, et je sais qu'on l'outrage:
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Élevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.

J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,
Aux yeux d'un prince ingrat forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déja le désespoir dont mon ame est saisie
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide, et si chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame,
Cher ami; remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme:
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Eh! comment ces Anglois, pour moi si pleins de zéle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins: elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Échauffent par degrés le cœur des citoyens;
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglois

Un repos nécessaire et l'espoir de la paix;
Qu'il attire sur eux les armes de la France;
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet...

WARWICK.

Ah! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis, pénètre cette enceinte:
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Édouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire: « Ingrat qui m'as trop offensé,
« Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoître;
« Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon maître,
« Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
« Et reconnois Warwick en mourant par sa main. »
Mais je t'arrête trop, et la fureur m'entraîne:
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez: va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK.

Ah! du moins,
Si le sort secondoit et mes vœux et ses soins!
J'écoute trop sans doute une fougue inutile:
Ce peuple est inconstant, et sa faveur fragile.

Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.
O ciel! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout-puissant, je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers?

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! madame, c'est vous? le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux! C'en est fait, je le vois;
Vous venez me parler pour la dernière fois;
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non; d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien:
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible?
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
Excusant d'un amant l'altière impatience,
J'ai réclamé l'honneur et la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous;
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous;
J'ai demandé la mort; il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses états d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes;

Moi, je déteste, hélas! ce funeste secours:
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Édouard jusqu'ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui, soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque à qui vous insultez
Pourroit frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai; mon sang, je ne le puis nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel, à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime;
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,

Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu, dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi;
Égalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, et des Anglois ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie;
Tu les perds tous les deux: ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennnemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour-à-tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parents son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité.
Quoi! désormais Lancastre est ta seule espérance?
Toi, du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!

Changer à tous moments d'amis et d'adversaires!
Combattre et soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu te rends plus auguste.
C'est en vain qu'Édouard eut des torts avec toi,
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir;
T'abaisser devant lui, ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme :
Un roi fait le premier cet effort sur son ame;
Et le sujet balance...

WARWICK.

Eh! qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein?
Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour-à-tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance;
Peut-être l'on préfère, avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir:
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!

N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible;
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour:
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait! et ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi.
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière.
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang; va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,
Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait; et je veux, à mon heure suprême,
Maudire, en expirant, Édouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête... O toi qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrois adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Élisabeth, viens-tu l'empoisonner?
Hélas! quand tous les maux s'emblent m'environner;

Écrasé sous leur poids, lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire.
C'est là le dernier trait de mon affreux destin;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une ame anéantie;
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien! va donc trouver ce tyran, cet ingrat...
Va, demande pour moi, dans mon horrible état...
Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense:
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats,
Et, pour les conserver, s'exposoit au trépas;
Qui des rois sur son front ceignit le diadème
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même;
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton ame se livre?
Cruel!

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressants; hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.

Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui? toi, m'abandonner! où vas-tu? Non, demeure.
Demeure, Élisabeth... Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins...

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste...
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez!

SCÈNE VI.

WARWICK.

O toi, toi que j'atteste,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que sous les coups du sort
Le grand cœur de Warwick s'affoiblisse et succombe?
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.
(*Il s'assied.*)
J'ai peine à résister à mon état affreux.
De moments en moments ce flambeau ténébreux,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre, et des lueurs plus sombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur...

Hélas! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche... Le sort remplit mon espérance;
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK; SUMMER, *l'épée à la main;*
SOLDATS.

SUMMER.

J'apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer; soyez libre et vainqueur.

WARWICK, *avec transport.*

Tout est donc réparé?... Cher ami, quel bonheur!

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine, et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord, à votre nom rassemble les Anglois;
Je me joins à ses cris : tout s'émeut, tout s'empresse;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiège Édouard alarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paroissez; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit!

De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité. Marchons... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête,
Écraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il est sans défense?
Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instants l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire:
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.
Le destin d'Édouard ne dépend que de moi,
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi.
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre;
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! Ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglois; c'est Warwick qui vous guide:
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre, et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est au palais.

SCÈNE I.

ÉLISABETH.

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit, et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourants... O ciel! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas : hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être, et plus affreux encore;
Et le ciel, que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime:
Elle a su malgré moi traîner dans cet abyme
Deux amis, deux héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre,
Warwick de ses projets trop aveugle ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu:
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.

Il est de ton destin d'accabler mon pays;
Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris:
Mais du moins quelque jour, pour venger l'Angleterre,
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton asile,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant la vie et ton trépas!

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Où courez-vous, Suffolck? venez-vous...

SUFFOLCK.

Ah! madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi! Warwick... Achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée

Croyoit à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,
Suspend des combattants l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie :
Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglois, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut le diadème.
Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle.
O mes braves Anglois, c'est moi qui vous appelle;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglois,
Le feu de ses regards, cette ame grande et fière,
Cette ame sur son front respirant tout entière,
Cet empire suprême, et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change;
Du côté d'Édouard tout le peuple se range;
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Édouard : je cherchois à connoître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendroit son cœur,
Et pourroit à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne;
Dans l'ame de Warwick il sembloit voir la sienne.
Il n'étoit qu'attendri sans être confondu,

Et devant le héros le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes,
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes :
Enfin dans tous ses droits Édouard affermi
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick ! ô mortel qu'a choisi ma tendresse !
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur ;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il ?

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor, dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir sembloient déterminés.
Warwick, le fer en main, les frappe et les renverse ;
Leur foule devant lui succombe et se disperse,
Cependant qu'Édouard, autour de ce palais,
Apaise le désordre, et rétablit la paix.
Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah ! partagez ma joie.
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,

D'applaudir au héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.
Ce qu'il a fait pour vous; oui, cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas:
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte et la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus: pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait;
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne:
Ma générosité doit égaler la sienne;
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement,
D'oublier un service, et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniroient de les avoir servis:
Il est beaucoup de rois; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens;
La vertu nous ramène à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre:
Il mérita vos vœux; je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour; et, plein des mêmes feux,
Je saurai...

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux :
Tu me revois captive, et pourtant triomphante ;
Tremble, j'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*à Édouard.*) (*à Élisabeth.*)
Warwick est ton ami, Warwick est ton amant ;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick !

ÉDOUARD.

O ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.
De fidèles amis ont servi ma furie,
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé :
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare !

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable ;
Qu'il me servît ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueilleux secours que son bras m'eût prêté.

Toi, tu peux le venger; et tu peux méconnoître
Les droits des souverains : tu n'es pas né pour l'être.

(*Elle sort.*)

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCÈNE V.

ACTEURS PRÉCÉDENTS; WARWICK, *apporté par des soldats;* SUMMER.

ÉLISABETH, *courant à lui.*

Warwick, cœur noble et malheureux!

ÉDOUARD.

(*à Warwick.*)
Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime :
Cette femme barbare, au milieu des tourments,
Bientôt...

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentiments;
Renvoyez à Louis cette reine cruelle :
Il pourroit la venger... Ne craignez plus rien d'elle;
Ce peuple qui m'aima la déteste aujourd'hui;
Qui m'a donné la mort ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas... Ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglois,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Élisabeth ne pourra te survivre;
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.
(*à Édouard.*)
Soyons vrais : de nos maux n'accusons que nous-même :
Votre amour fut aveugle, et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services; et moi
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis... Mes forces s'affoiblissent,
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.
(*à Élisabeth.*)
Ma chère Élisabeth, adieu, séchez vos pleurs;
Je ressens à-la-fois la mort et vos douleurs.
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime.
(*à Édouard.*)
Réparez, s'il se peut, son infortune extrême;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami... Ne l'oubliez jamais.
(*Il meurt.*)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

MÉLANIE,

OU

LA RELIGIEUSE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Imprimé en 1770 ; représenté pour la première fois, sur le théâtre Français, le 7 décembre 1791.

PERSONNAGES.

M. DE FAUBLAS, homme de robe.
MADAME DE FAUBLAS.
MÉLANIE, leur fille.
MONVAL, parent de madame de Faublas.
UN CURÉ.

La scène est dans un couvent de Paris, au parloir.

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

Non, madame; en un mot, c'est trop me résister.
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance, à tout on peut prétendre;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre,
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la robe est déja décoré?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être;
Et le point important est d'approcher du maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.
Ce n'est pas, après tout, un si grand sacrifice.
Mélanie, au couvent depuis deux ans novice,

Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Sembloit en avoir pris les goûts, les sentiments.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandoit le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y vouloit pour jamais enfermer ses desirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval l'a fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'auroit dû paroître :
C'est grace à vos bontés qu'il a pu la connoître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au couvent la voyoit avec vous.

Mme DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère
A la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme, d'ailleurs,
A le cœur noble et droit, a des vertus, des mœurs :
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame.
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ses discours régne la modestie.
Mais votre fille, hélas!... à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfants également le père;
N'immolez point la sœur pour agrandir le frère.
Si, dans ses premiers ans, les soins des jeunes sœurs

Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai.

M. DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

Mme DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes alarmes.
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes :
En vain j'en ai gémi, vous aviez décidé.
Toujours à vos desirs malgré moi j'ai cédé,
Je vous sacrifiai ma douleur maternelle :
Mais je vous l'avouerai, cette épreuve est cruelle.
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ;
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
Vouloit ne point user de toute sa puissance ;
Tandis qu'il en est temps, s'il vouloit consentir
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verroit à ses pieds et la fille et la mère.
Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un père,
Ce plaisir généreux de sécher tant de pleurs,
N'a-t-il donc pas pour vous de plus pures douceurs
Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole et soumise au hasard,
Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard.

M. DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.

C'est combattre long-temps un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux;
Nos parents, nos amis sont mandés en ces lieux;
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris :
Je sais vos sentiments, vous n'aimez point mon fils;
Vous lui préfèreriez le dernier de vos proches.
Jamais...

Mme DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, monsieur : si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentiments de mère :
Je les aurai toujours.

M. DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé, je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

Mme DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.
Il est dur et poli, c'est beaucoup; mais pourtant
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois, ni vrai, ni juste, ni sensible;
A toute émotion il semble inaccessible;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal.
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face;
Son coup d'œil vous évite, et son souris menace.

D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses coneurrents,
Il ose se répandre en discours imprudents
Sur le marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute :
Pour un mot indiscret bien souvent il en coûte ;
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien ;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie, ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon par son père oubliée,
Et, menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par son ordre un supplice éternel.

M. DE FAUBLAS.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagère.
Je crois sa douleur vive, et la crois passagère.
Toujours dans ces moments on verse quelques pleurs ;
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs :
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité, qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple, et le temps, si puissants sur nos cœurs,
Du cloître, qui n'offroit qu'horreur et qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si, connoissant le monde, il falloit le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrois Mélanie :
Mais dans cette maison elle a passé sa vie ;
Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs

Qui toujours du couvent nous vantoient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug et d'esclavage?
Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignoit le bonheur et la sérénité.

Mme DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, monsieur, l'apparence infidèle.
La retraite, il est vrai, peut nous paroître belle;
Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y vit pas.
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux et des erreurs;
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs:
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés, où des esprits crédules,
Désabusés trop tard, et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur;
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires;
Que l'on demande au ciel, trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement, qui ressemble au trépas,
Succède au désespoir, à ses bruyants éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage;
On en sort bien souvent par des accès de rage:
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.
Pour moi, sur un état que l'on peint si terrible
J'en veux croire sur-tout ceux qui l'ont embrassé.
Je les vois à l'envi, dans leur zéle empressé,
Attirer sous leurs lois de nouveaux prosélytes:
Ils doivent d'un tel choix connoître bien les suites;
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége, au lieu d'en détourner?

Mme DE FAUBLAS.

Par un sentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme, et pourtant véritable.
Oui, croyez-moi, monsieur, l'esclave est sans vertu.
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu:
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en sera moins pesante.
A force de souffrir souvent on s'endurcit,
Et dans sa prison même on aspire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardents émissaires
Dont le zéle affecté peuple les monastères:
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux. L'esprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Est un plaisir encor pour qui n'en connoît plus.

M. DE FAUBLAS.

Laissons là ces abus, madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre curé viendra l'entretenir:

Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
Sa morale, dit-on, n'est pas assez sévère;
On m'en a dit du mal.

Mme DE FAUBLAS.

On vous trompe, monsieur.
Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.
On ne le vit jamais, affectant le scrupule,
Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,
A signaler son nom vainement empressé,
Et prompt à déployer un zèle intéressé.
Il ne se borne pas à tonner dans les temples;
Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.
C'est des infortunés et le guide et l'appui;
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché;
Et, s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressembloit au Dieu dont il étoit le prêtre.

M. DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connoître.

Mme DE FAUBLAS.

Ah! lorsqu'on est sensible, il est toujours bien doux
De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.
On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Monsieur, nous implorons ici votre assistance:
Nous en avons besoin ; ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de rétour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la foiblesse,
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier, et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ses injustes dégoûts.
Vous savez trop...

LE CURÉ.

Je sais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon saint ministère.
Avant de vous répondre et de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connoître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité :
N'espérez rien de plus.

M. DE FAUBLAS.

C'est ce que je desire.
On va vous l'amener, monsieur; je me retire,
Et vais avec madame assembler nos amis,
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Allons... je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée,
Que l'on ensevelit de peur de la doter,
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, et des regrets au monde.

SCÈNE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, *à part dans le fond.*

O Dieu, changez mon cœur, ou bien changez mon sort!
Dieu, fléchissez mon père, ou m'envoyez la mort!

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes.
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point et laissez-les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler:
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez... Eh! quoi! redoutez-vous ma vue?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne sais où je suis... Ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice?

Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice?
C'est celui de mes jours... c'est celui de mon cœur...
Il est affreux, barbare... il me glace d'horreur.
Ah! qu'on l'achève au moins, qu'on l'achève sur l'heure!...
Traînez-moi vers l'autel!... traînez-moi... que j'y meure!
C'est tout ce que l'on veut, et j'y consens.

LE CURÉ.

Hélas!
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre:
Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux est un soulagement.
Les consoler, ma fille, est tout mon ministère;
Vous me devez enfin regarder comme un père.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un père!... Il m'en faut un... Que n'ai-je un père! hélas!
Il plaindroit mes tourments, il m'ouvriroit ses bras.
Ce nom doit consoler... ce nom me désespère.
Faut-il éterniser mes tourments, ma misère,
Livrer à la douleur le reste de mes jours,
Promettre de souffrir et de pleurer toujours?
Je n'en ai pas la force, et ma raison s'égare.
La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ.

C'est que tous deux, ma fille, ont été méconnus.
Commandez un moment à vos sens éperdus,
Et d'un consolateur écoutez le langage:
Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge;
Je dois à tous les deux des soins et des secours;

C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours.
Je parlerai sur-tout contre la violence...

MÉLANIE, *revenant à elle avec transport, et sortant d'une sombre distraction.*

Est-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez! l'aurois-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit; oui, vous êtes mon père.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire,
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
Qui ne prêchent jamais que des devoirs cruels,
Qui m'ont tant annoncé, d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en souffrance, et le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce Dieu se nomme un Dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir sa colère,
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés
Étoient des yeux en pleurs et des cœurs déchirés!
Eh bien! s'il est ainsi, j'ai le droit de lui plaire.

LE CURÉ.

Je viens vous annoncer un juge moins sévère,
Un Dieu plus indulgent: dissipez cet effroi.
Que votre cœur du moins se calme auprès de moi,
Et retrouve un moment la paix, la confiance;
Faites de vos secrets l'exacte confidence;
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentiments du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chere fille.

(*Ils s'asseient tous deux.*)

Je chéris dès long-temps votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paroissoient heureux,
Et que, du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisoit : souvent on m'a vanté
Votre zéle naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai? Parlez.

MÉLANIE, *devenue plus calme, et avec le ton d'une tristesse douce et réfléchie.*

Oui, je vous le confesse,
Cette maison, monsieur, fut chère à ma jeunesse.
Je m'y voyois fêtée; on s'occupoit de moi;
Chacun de m'amuser se faisoit un emploi :
On détournoit mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvois-je être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentiments qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitoit au sein de cet asile.
Je ne trouvois par-tout que des soins complaisants,
Des égards recherchés, et des yeux caressants.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
Les préjugés d'autrui, qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendois du monde et de ses mœurs,
Les discours séduisants, les tendresses des sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même et la reconnoissance,
A ce qui m'entouroit m'attachant tous les jours,
Sembloient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
D'où vient donc qu'aujourd'hui la douleur vous accable?
Qui produisit en vous un si grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le savoir; c'est un évènement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont, en vous parlant, j'ai l'ame encor remplie.
Je veillois près du lit où l'une de nos sœurs
D'une lente agonie éprouvoit les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avois brigué moi-même un si lugubre office.
Un prêtre l'exhortoit, et ses pieux discours
De la religion prodiguoient les secours,
Sans arracher un mot, sans vaincre son silence.
Il commençoit peut-être à perdre l'espérance;
Du moins il s'éloigna pendant quelques instants.
Alors, levant ses yeux baissés depuis long-temps,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle;
Quelques larmes mouilloient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler :
« On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
« A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie
« En se faisant esclave et prenant cet habit :
« Vous l'apprendrez trop tard. Je sais qu'on vous a dit,
« Je sais que vous croyez que dans nos saints asiles
« Tous les jours sont sereins, tous les cœurs sont tranquilles :
« Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
« On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort,

« Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.
« Que mon exemple au moins détrompe Mélanie. »
Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
Avoit rempli son ame et consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étoient les derniers cris et les gémissements
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps;
C'étoit d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendoit plus déchirante.
Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs,
Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur devoit craindre.
Pour la première fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir son trépas.
L'infortunée alors me serra dans ses bras;
Je sentis que ses pleurs inondoient mon visage.
De mes sens trop émus je perdis tout usage,
Et quand je les repris elle ne vivoit plus.
Ses bras, déja glacés, sur ma tête étendus,
Ses yeux, de la douleur gardant le caractère,
Et vers le ciel encore élevant leur paupière,
Sembloient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont sa mort m'avoit tracé l'horreur.

LE CURÉ.

O parents inhumains, voilà donc votre ouvrage !

MÉLANIE.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image;
Elle me poursuivit : mes esprits agités
N'entrevoyoient par-tout que d'affreuses clartés.

Le soupçon m'inspiroit une sombre tristesse ;
L'effroi, l'abattement, flétrirent ma jeunesse.
Le cloître m'effrayoit : je rencontrois par-tout
L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
Je détestois dès-lors cet habit de novice :
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osois cependant avouer mes chagrins :
De mon père sur moi je savois les desseins ;
Je ne me flattois pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeois, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troubloient point mon cœur ;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avois une fois vu les effets terribles,
Ne livroit point mon ame à des maux plus sensibles :
Mais ce repos, hélas ! ne dura pas long-temps...
Malheureuse !..

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importants.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide ! ô mon père !
Qu'aisément avec vous je puis être sincère !
Que mon ame à la vôtre aime à se confier !
Ah ! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
Ma consolation dans ces lieux la plus chère,
C'étoit de voir souvent ma respectable mère.
Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir :
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours... Ma surprise à sa vue,
Sur son front, dans ses traits, la grace répandue,

Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
Et le son de sa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes sens troublés fit soudain reconnoître
Qu'en ce moment mon cœur venoit de voir son maître.
Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère :
Je vis qu'il me jugeoit beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il sentoit la valeur,
Et tout ce qu'il disoit répondoit à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui savois gré d'un intérêt si tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il vouloit dévorer :
Il sembloit à-la-fois me plaindre et m'adorer.

LE CURÉ.

O que cet entretien est gravé dans votre ame!

MÉLANIE.

Il ne m'avoit rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux transports des amants;
Mais ses derniers regards valoient tous les serments.
Ils se firent entendre à mon ame asservie;
Je jurai qu'à lui seul appartiendroit ma vie.
Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir :
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir?
Ah! mon ame, embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle sembloit attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas! j'en jouissois sans trouble et sans alarmes,
Et sans affliction je répandois des larmes.

Mon cœur s'applaudissoit d'échapper à l'ennui,
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense;
Mais que la solitude ajoute à sa puissance!
Que ses traits pénétrants, ailleurs trop emoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience;
Mais, s'il faut sur ce point dire ce que je pense,
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir
Que les distractions, les soins et le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même?
Ah! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, et rien ne le balance;
Le cœur de son penchant s'entretient en silence;
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé: Monval, dans ces demeures,
Monval m'occupoit seul et remplissoit mes heures.
Lorsque tout sommeilloit, dans l'ombre de la nuit,
Je répétois souvent tout ce qu'il m'avoit dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obsédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueilloit ses plaisirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire?

MÉLANIE.

O combien j'aimerois à pouvoir le lui dire!

Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
Qu'il m'en coûtoit, ô ciel! sur-tout en sa présence!
Que je me reprochois ce rigoureux silence!...
Cependant je songeai quel seroit mon destin,
Mes yeux long-temps distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égaroit ma vue
Ne m'offroit qu'un abyme où j'étois attendue :
Je vis que j'y tombois sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que, dès l'enfance au cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étois enchaînée;
Que mon père, affermi dans ses engagements,
Ne consulteroit pas mes nouveaux sentiments;
Qu'à son ambition j'allois être immolée :
Je me sentis alors de mes maux accablée;
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendois les mains à des liens plus chers.
J'aurois voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le sein de ma mère.

LE CURÉ.

Que n'y déposiez-vous vos plaintes, vos douleurs?

MÉLANIE.

Hélas! elle a connu mes funestes ardeurs.
Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure;
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort.
Mais que me sert, hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? Elle-même est dans la dépendance;

Son époux a sur elle une entière puissance.
Enfin, vous le voyez, on a marqué ce jour
Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour.
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre :
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour tant de cruauté?

(*Elle se lève.*)

Et j'irois aux autels trahir la vérité!
J'irois mentir au Dieu qui lira dans mon ame,
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme!
Non : j'abhorre un serment trompeur, injurieux;
Ma voix s'arrêteroit en prononçant mes vœux.
Avant de les former, ciel, fais que Mélanie
Exhale à tes autels sa malheureuse vie!

LE CURÉ.

Écoutez, mon enfant : votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage austère
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendroit plus affreux.
Ainsi, sans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets,
Pour avancer son fils, a formés votre père;
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagements doivent être remplis,

Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage
(Excusez un moment ce sinistre langage),
Est un effort pénible et qui doit lui coûter :
Mais nul obstacle ici ne sauroit m'arrêter.
C'est à moi de fixer les yeux de votre père
Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révère.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce séjour sacré
Qu'une ame libre et calme et qu'un cœur épuré.
Il ne veut point qu'on mêle à de si saintes chaînes
Le joug humiliant des passions humaines ;
Il ne veut que des cœurs que lui-même a choisis,
Étrangers à la terre, et de lui seul remplis.
Vous dont l'ame sensible, au sein de l'innocence,
Des penchants de votre âge a connu la puissance,
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui soumet nos desirs et notre volonté,
C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée.
Vous n'êtes point à vous, votre ame est enchaînée :
Dieu ne recevroit point le tribut imposteur
De serments démentis au fond de votre cœur.
Ne les prononcez pas : je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh ! comment à mon père oser me faire entendre ?
Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir,
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir ?
M'exposer à sa haine, à sa haine immortelle !
Quel reproche il feroit à sa fille rebelle !
Je sens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis... Pardonnez... Vous voyez mon effroi.

C'est au ciel, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse ;
Prévenez mes malheurs, soutenez ma foiblesse,
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se dompter
Qui ne peut obéir, qui ne peut résister.
Ma cause est dans vos mains, j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Rassurez-vous; ma voix, par Dieu même affermie,
Réclamera des lois que l'on doit respecter.
Dieu bénira mes soins, ou je dois m'en flatter.
Mais dussé-je échouer, dût, malgré ma constance,
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance,
Ah! tout n'est pas perdu : vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste aux malheureux.
Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois une utile assistance.
Vous aurez en tout temps, contre un sort ennemi,
Le ciel et vos vertus, une mère, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma destinée est donc bien déplorable!
Avec tant de soutiens est-on si misérable?
Je respire pourtant : j'ai confié du moins
Mes secrets à votre ame, et mon sort à vos soins.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE V.

LE CURÉ.

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zèle.
L'intérêt, qui dégrade une ame paternelle,
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses lois;
Contre sa tyrannie, ô Dieu, soutiens ma voix;
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu, je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

Mme DE FAUBLAS.

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!
Monval, en un tel jour, qu'osez-vous hasarder?
Votre visite ici me semble téméraire;
Sans doute à mon époux elle ne sauroit plaire.
Vous le savez, il va rentrer dans un instant;
Chez l'abbesse avec nous notre curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas...

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurois pardonner de ma vie;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie!
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis!
Et vous l'avez souffert! et vous l'avez permis!

Mme DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse?
Qui vous l'a dit, monsieur? et quel penchant si cher

Au monde qu'elle ignore auroit pu l'attacher?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets;
J'en aurois desiré de plus heureux effets:
Vos sentiments sont purs, ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille, sans doute, ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connoissez; elle sait son devoir,
Et son père a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle auroit enfin aperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion?
Rien ne m'occupe ici, non rien que Mélanie.
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas.
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
Vous la peignez en vain docile et résignée:
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvoit échapper;
Que j'ai vu de ses maux les secrètes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.
Je n'en suis que trop sûr, elle souffre et gémit.
Vous-même (pardonnez), quoi que vous ayez dit,

Vous-même, je le vois, vous gémissez comme elle,
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur et le mien?
Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mère;
Eh! soyez-le avec moi.

Mme DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon austère époux l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible;
Elle est le seul objet dont il paroisse épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant; il est dur et sévère;
Il l'est par son état et par son caractère;
De raisons d'intérêt il est tout occupé,
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé;
Il n'y voit rien qu'erreur, que foiblesse, inconstance:
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvoit je les ai combattus;
Je m'y suis opposée; et que puis-je de plus?
Faut-il que la discorde entre nous se signale,
Que je donne au public des scènes de scandale,
Que je me fasse en vain de nombreux ennemis
Dans un parti puissant qui protége mon fils?
Mon fils!... à quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui, sans succès, je me suis abaissée.
Je l'avois conjuré de parler pour sa sœur:
Sa réponse équivoque et sa fausse douceur,

Ses protestations de zèle et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
M'ont inspiré pour lui dans cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu, ni du fils, ni du père.

MONVAL.

Le plus coupable encor, c'est cet indigne frère.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime;
Et lui-même à l'autel il traîne la victime.
Et c'est un frère!.ô ciel! lui que vous implorez!
Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

Mme DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur:
Leur rencontre en ces lieux pourroit être funeste.
Mais vous, qui vous amène? et quel espoir vous reste?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,
Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enlève.
Vous le dirai-je enfin? je doute qu'il s'achève.
On le prépare en vain; je ne puis concevoir

Qu'on soit assez barbare, et qu'on puisse vouloir...
Que dis-je? Il est trop sûr que tout est sans remède.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède,
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus!...
Mais j'ai pris mon parti; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé; je l'ai dit à ma mère.
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire;
Le lieu de mon exil est au-delà des mers;
Je vais servir mon roi dans un autre univers:
Je cours m'y renfermer, et je renonce au nôtre.
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés:
J'en ai douté long-temps; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux! quelle erreur! et qu'est-ce que je dis?
Eh! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste,
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux...
(*en pleurant.*)
Vous vous en souvenez... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue,
Là, je crus sur son front voir cette ame ingénue:
J'entendis ces accents à mon cœur si nouveaux:
Elle passoit ses mains à travers ces barreaux...
C'est ici... c'est ici... La rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.
C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet:
Pourquoi m'y meniez-vous? que vous avois-je fait?

Mme DE FAUBLAS.

Ciel! ai-je mérité ce reproche barbare?
Pouvez-vous oublier...?

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare,
Pardonnez à ce cœur; il vous est bien connu;
Il ressent vos bontés. Combien il eût voulu...!

Mme DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Écoutez. Nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment! que dites-vous? N'abusez point mon cœur.
Ne vous trompez-vous pas? Parlez. Par quel bonheur....
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie.

Mme DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce mortel révéré,
A servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable;
Il prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille; il a lu dans son cœur:
Comme moi de son père il blâme la rigueur.
Sa piété, son nom, et son saint ministère,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant...

MONVAL.

Ah! du moins c'est un rayon d'espoir.
N'allez pas me l'ôter: souffrez que je respire;
Que....

Mme DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
Songez... C'est le curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez, et laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas! qu'aujourd'hui je devienne?
Je sors, mais permettez que du moins je revienne.

Mme DE FAUBLAS.

Quand je le défendrois, ce seroit bien en vain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

Votre fille a besoin des secours de sa mère:
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père;
Je m'en vais lui parler.

Mme DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

Mme DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.
Défendez bien la fille, et vous sauvez la mère.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Hélas! que votre sort n'est-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-temps...?

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien! vous avez vu ma fille :
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille?
Est-elle résignée?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, monsieur.
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,
A son ame, à ses jours, la paix et l'innocence?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi...

LE CURÉ.

Répondez seulement.

Voulez-vous en effet respecter ce serment?
Le croyez-vous sacré?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez, il suffit que votre cœur m'écoute;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce, au nom du ciel et de l'humanité,
Qu'on dicte à votre fille, en cet instant funeste,
Des vœux que Dieu réprouve et que son cœur déteste;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.
Vous semblez moins frappé du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même événement.
Ne vous y trompez pas : le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler : cette ame douce et pure
Épanchoit ses chagrins sans fiel et sans murmure,
Et sans vous accuser déploroit son malheur.
De toutes les vertus le germe est dans son cœur;
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;
Ah! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir?

Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connoissiez, vous deviendroit plus chère.
Elle va devant vous paroître tout en pleurs;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine:
Et n'imaginez pas que le temps la ramène;
Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux se verroit condamnée
Votre fille en ces lieux sans retour enchaînée.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
Il ne sera plus temps.

M. DE FAUBLAS.

Je ne saurois comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avois prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vu tout-à-coup s'affoiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus solides.
Il faudroit des raisons...

LE CURÉ.

Des raisons! Vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez!
Vous, ministre des lois, dont l'autorité sainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur temple émanés,
Osez-vous faire ici ce que vous condamnez?
A votre tribunal que tout autre en appelle;

Il trouvera dans vous un magistrat fidèle :
Contre l'oppression vous serez son appui ;
Vous agirez en juge, et jusques aujourd'hui
Vous avez soutenu ce caractère auguste.
Pour votre fille seule allez-vous être injuste?
De tous vos jugements comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salutaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre ?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé,
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé?
Eh ! le vœu le plus libre et le plus volontaire
Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire:
Peut-être qu'il faudroit que l'homme, le chrétien,
Demandât tout au ciel, et ne lui promît rien.
Dans nos livres sacrés la céleste vengeance
Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül, Dieu prend soin de punir
Le souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piège ;
L'un se rend parricide, et l'autre sacrilège :
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains
A ne point prononcer sur leurs propres destins !
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites,
Vivoient unis entre eux sous des règles prescrites.
Le travail, la prière, occupoient leurs instants.
Ils étoient des forêts les libres habitants.
Libres, ils préféroient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique aux voluptés du monde ;
Et rien ne cimentoit cette société,

Que les liens du zèle et de la piété.
Eh bien! qu'à cet exemple on forme des asiles;
Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé,
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé:
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse!
Tombez, portes de fer, barrière injurieuse;
Et que l'homme, épurant son hommage et son cœur,
Par l'amour des vertus s'élève à son auteur.

M. DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, et peut-être
Ce langage surprend dans la bouche d'un prêtre;
Mais l'église du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'église! je la prends pour arbitre entre nous.
Il est, je le confesse, et je dois y souscrire,
Des vœux qu'elle autorise, et qu'un pur zèle inspire.
Mais alors que du cloître on embrasse les lois,
Elle exige sur-tout qu'on soit libre en son choix.
Ce zèle qui du monde à jamais nous sépare
Est peut-être du ciel le présent le plus rare.
Il est quelques mortels qui, par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir et la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,
D'un bonheur passager dédaignent le mensonge,
Et, pleins du sentiment de l'immortalité,
S'élancent vers le ciel et vers l'éternité.
D'autres, pour qui la vie étoit un long orage,
Las de se voir traînés de naufrage en naufrage,
Viennent chercher enfin l'asile du repos,

L'espoir d'une autre vie, et l'oubli de leurs maux.
Voilà les vrais élus, ceux que Dieu même appelle;
Leur chaîne est consolante, et n'est jamais cruelle.
Dieu voit avec plaisir, par un beau dévouement,
Ces mortels généreux enchaînés librement,
Prononçant aux autels des serments légitimes,
Y paroître en héros, et non pas en victimes.
Mais ce Dieu juste et bon peut-il voir sans horreur
Des esclaves tremblants, entraînés au malheur,
Offrir à ses autels, d'une voix accablée,
Le sacrifice amer d'une ame désolée,
Baisser des yeux en pleurs sous un voile abhorré,
En étouffant le cri d'un cœur désespéré,
Et contre les tyrans qui leur font violence
Du ciel que l'on outrage appeler la vengeance?
Pensez-vous que ce vœu soit toujours impuissant;
Que ce Dieu de bonté, l'appui de l'innocent,
Ne s'établisse pas juge et vengeur du crime
Entre le père injuste et l'enfant qu'on opprime?
Quoi! d'une foible enfant se rendre l'oppresseur!
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, et que la crainte souille!
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille!
Faire entre deux enfants qu'on a reçus des cieux,
De l'amour, de la haine, un partage odieux!
Grand Dieu, que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule et disparoisse aux yeux de ta justice!
C'est l'église, monsieur, qui parleroit ainsi:
Vous osiez l'attester, et je l'atteste aussi.
Craignez de mériter son terrible anathème;

Craignez le ciel vengeur, craignez votre cœur même:
Le remords vous attend. Soyez père et chrétien:
Faites votre devoir; j'ai satisfait au mien.

M. DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile;
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille,
Monsieur. De ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie, et connoît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévère.
Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvements
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentiments.
Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès, je blâme les abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches et corrompus,
Qui vivent sans principe et pensent sans courage,
Sourds à la vérité, mais soumis à l'usage;
Et qui, dans un état lorsqu'ils sont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.
Je suis loin d'adopter ce mérite stérile;
Ma règle est d'être vrai; mon état d'être utile.
Quant au titre de sage en nos jours prodigué,
Dénigré par la haine, et par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.
L'ignorance et l'envie en ont fait une injure,
L'hypocrite un forfait, l'honnête homme un devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du directeur l'avis et le suffrage,

Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
Les formes sont pour vous, je le sais : mais, monsieur,
Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.
C'est assez : votre fille attend sa destinée ;
Vous allez à jamais la rendre infortunée.
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez :
C'est un crime, monsieur, et vous en répondrez.
Pesez ces derniers mots.

M. DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage...

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, et je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous :
Je dois l'être ; il suffit ; j'en réponds devant tous.
Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres ;
Je cours de la justice implorer les ministres,
Et chez l'abbesse ici je proteste à l'instant
Contre le sacrifice où l'on force un enfant.
Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même.
C'est là qu'au nom du ciel et d'un Dieu qui nous aime
Ma voix lui défendra des serments criminels.
Nous verrons si la vôtre, à l'aspect des autels,
Osera lui donner l'ordre d'un sacrilége,
Osera blasphémer le Dieu qui la protége.

M. DE FAUBLAS.

Vous seul la protégez, et c'est bien vainement.
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les transports où le zèle vous livre,
Combattez mes desseins ; moi je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Craignez-en le succès; craignez, malgré la loi,
D'être assez malheureux pour l'emporter sur moi.
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime;
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime.
Ce crime, s'il s'achève, un jour sera vengé.
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

M. DE FAUBLAS.

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire;
C'est un parti formé; je n'en saurois douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter,
Si d'un zèle offensant l'amertume indiscrète
Doit...

SCÈNE VI.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE; *et, un moment après*, MONVAL.

M. DE FAUBLAS.

Approchez, madame, et soyez satisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer;
Et de votre pasteur vous devez vous louer.

Il signale pour vous l'amitié la plus vive;
Il a tout employé jusques à l'invective.
Je dois tout à vos soins, et je les reconnois;
Et vous allez en voir la suite et le succès.
(*à Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée;
Il vous reste un moment; il faut en profiter
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter,
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle
Ce cœur qui fut long-temps et docile et fidèle.
S'il a cessé de l'être, et semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer le ciel a marqué l'heure;
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
(*à Monval, qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux.
Vous étiez trop instruit de tout ce qui se passe,
Monsieur; malgré vos soins rien n'a changé de face.

MÉLANIE.

Monval!... ma mère!

Mme DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille, tu gémis!

MONVAL, *à madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame... et c'est donc là ce que l'on m'a promis!

MÉLANIE.

Mon père, votre voix m'accable et m'épouvante.
Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante.
Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi

Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère;
Ce cœur qui m'est fermé ne s'ouvre qu'à mon frère.
Qu'il me soit préféré, je ne demande rien;
Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien;
Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille:
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille?
Des droits de ma naissance à mon frère transmis,
Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis
D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parents serois-je abandonnée?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux..
Hélas! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui, depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance:
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher?
Faut-il que cette absence et si longue et si dure
Ait effacé les traits qu'imprime la nature?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous
O mon père! mon père!... Eh quoi! ce nom si doux
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible?...
J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous: daignez, daignez, hélas!
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse;
Que ma mère avec vous les partage sans cesse;
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer,
Vous pourrez me souffrir, et peut-être m'aimer;
Oui, m'aimer... Est-ce donc un effort pour un père?

M. DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chère,
Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur:
Sentez aussi les miens; mettez-les en balance;
De mes engagements concevez l'importance.
Une famille illustre et qui s'allie à moi
Se sera donc trompée en comptant sur ma foi!
Des destins de mon fils je ne suis plus l'arbitre:
Ma parole est donnée; et comment, à quel titre,
Puis-je la retirer? Un changement si prompt
Et pour eux et pour moi n'est-il pas un affront?
La jeunesse à son gré peut se montrer volage;
Mais la légèreté ne sied pas à mon âge;
Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté,
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me justifier que pourrois-je leur dire?

MÉLANIE.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,
Qu'il vous en coûteroit de causer mes malheurs,
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

M. DE FAUBLAS.

Eh quoi! lorsque heureuse et contente
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,
Est-ce moi qui forçois votre choix et vos vœux?

MÉLANIE.

Non; mais c'étoit à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,

De lui montrer le piége et de l'en détourner:
C'étoient là les leçons qu'il falloit me donner.
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarois vous deviez me conduire.
Ah! mon père aujourd'hui voudroit-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il falloit prévenir?

M. DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils; mais sachez donc les suivre.
Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde, et ces désirs ardents,
Sont des goûts passagers que détruira le temps.
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable et plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte ou le choisisse;
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur
En perd tout le mérite, et n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Goûterez-vous, hélas! un bonheur légitime?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs
Fondés sur l'injustice et payés par mes pleurs?

M. DE FAUBLAS.

Comptez sur vos efforts, et d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non; la mort de mes maux sera l'unique terme...

M. DE FAUBLAS.

L'espoir...

MÉLANIE.

Il est par-tout, excepté dans ces lieux.

M. DE FAUBLAS.

Le ciel...

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux?

M. DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop; vous voulez l'impossible.

MONVAL.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! barbare!... A ce point vous seriez inflexible!
Ses larmes, sa candeur, n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier désespoir!

M. DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, monsieur, prenez-vous sa défense?
Quels titres avez-vous?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence,
Tous ceux de la justice et de l'humanité.

M. DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité:
Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer; oui, ce n'est point un crime,
Oui, je l'aime, monsieur; je le dois, je le veux.
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.
J'avois su le contraindre, et, malgré ma tendresse,
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse:
Je le déclare à vous, qui croyez m'imposer,

Qui croyez à-la-fois répondre et m'accuser;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle et non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, et c'est assez, monsieur, pour vous juger;
C'est assez pour vous dire, au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur?
Nul homme, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer?
Si c'étoit votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique?
Il braveroit bientôt une puissance inique,
Il fuiroit loin de vous, réclameroit les lois.
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix,
On l'opprime sans crainte... Ah! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable.
Les larmes du malheur sont un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature, dans nous préparant sa défense,
Prit soin de lui donner contre la violence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté.
Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi! c'est en ma présence
Qu'on ose s'emporter à tant de violence!

Audacieux jeune homme, avez-vous donc pensé
Que l'amour excusât ce transport insensé?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offense!
Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence!
Vous qui l'enhardissez à la rébellion!
Vous qui seul apportez le trouble en ma maison!
Et vous vous en vantez! vous, monsieur! à ce titre
Vous osez en ces lieux vous rendre notre arbitre!
Ah! si l'on vous permit de vous y présenter,
Ce n'étoit pas du moins pour venir m'insulter,
Pour me donner la loi jusque dans ma famille.
Votre audace m'indigne; et sachez que ma fille,
Quand même je pourrois rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,
Ne reverroit jamais un jeune téméraire
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

MONVAL.

Un père! vous! Soyez-le et je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

Mme DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez...

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard; il n'est plus temps, madame.
Vous avez enhardi son audace et sa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

Mme DE FAUBLAS.

C'en est trop; à vous seul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs et saigner nos blessures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert?... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie; il est temps d'apaiser ma colère;
Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis père;
Je veux qu'on m'obéisse, et sans plus différer.
(*à madame de Faublas.*)
Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame; je renonce à la mère, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendois plus d'égards et de soumission.
(*à Mélanie.*)
Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction suit les enfants rebelles;
Et la mienne, à la fin, pourroit tomber sur vous:
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux;
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! Ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature.
Le vôtre dès long-temps avoit su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace;
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.
Vous osez insulter à mes sens effrayés!
Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds!
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus?
Mes jours étoient maudits quand je les ai reçus :

La malédiction a tonné sur ma tête,
A l'instant où ma mère...

Mme DE FAUBLAS.

O Mélanie, arrête...
N'achève pas...

MÉLANIE.

Non... non... je ne me connois plus;
Je cède à des transports qui m'étoient inconnus.
Vous! oser attester le ciel qui vous condamne!
Qui? vous! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité!
Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté
Qu'élève vers les cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame, et ne soit exaucé.

Mme DE FAUBLAS.

Ma fille!...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mère!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un père,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... Hélas!
Si je pouvois mourir!... Recevez dans vos bras...
(*Elle s'évanouit.*)
Je me meurs.

Mme DE FAUBLAS.

Ciel! ô ciel! je tremble pour sa vie.
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureureux!... Mélanie!...

Elle ne m'entend plus... Du secours... venez tous.
(*Il court pour tirer la sonnette du parloir. M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

M. DE FAUBLAS.

Non : arrêtez, monsieur; il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu! Mélanie est mourante;
Et je cours...

Mme DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux,
Elle reprend ses sens. Ma fille!...

MÉLANIE.

Où suis-je? ô cieux!
(*Elle aperçoit son père, et se jette avec effroi dans les bras de sa mère.*)
Que vois-je?

MONVAL, *à M. de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez... Quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous étiez un tyran ; vous êtes un bourreau.

M. DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, monsieur; la fureur vous égare.
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés;
Elle peut s'affranchir...

Mme DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus; mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
O chère infortunée! écoute ton amant;
Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment;
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux:
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et, loin de prononcer ce serment si barbare,
Que Dieu rejetteroit, que dément notre amour,
Atteste l'Éternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie;
Et, si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible
Doit en notre faveur s'émouvoir à-la-fois:
Moi, pour te seconder, j'éléverai ma voix;
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs, et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu,
L'humanité; voilà ce qui doit nous défendre.
Père injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher:

Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable;
Je la retracerai cette scène effroyable,
Votre fille expirante, et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes;
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes.
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

M. DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la foiblesse;
Mais j'ai du moins un fils, et sa main vengeresse...

MONVAL.

Qui? lui! de vos fureurs le complice odieux!
Melçour!... Malheur à lui, s'il s'offroit à mes yeux!

Mme DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval? quoi! ce ton de menace...

M. DE FAUBLAS.

Ne craignez point, madame, une impuissante audace;
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe?
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous
S'écroule sur ma tête et m'écrase avec vous!

M. DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons...

MONVAL.

O Mélanie!... On me l'arrache!... O cieux,
Du moins vengez mes maux; ils seront moins affreux.
(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent. M. de Faublas sort d'un côté, et Monval de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MÉLANIE.

Pour la dernière fois il consent à m'entendre...
Que sert cet entretien? Que puis-je encore attendre?
Il a pris son parti... Je dois prendre le mien.
Un père! quoi! son sang!... quoi! je n'obtiendrai rien!
Ainsi l'on foule aux pieds la foiblesse éplorée!
Ah! d'indignation mon ame est pénétrée,
Mon ame se soulève... O Monval! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... Quelle est mon espérance?...
Avec quelle chaleur il a pris ma défense!
Quel feu dans ses discours! et que mon cœur saisi
S'applaudissoit tout bas d'avoir si bien choisi!
Hélas! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon père:
On ne pardonne point à qui nous fait rougir...
Et d'après ses conseils quand j'oserois agir,
Quel en seroit l'effet? Non, jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je? on veut armer mon frère contre lui.
Mon père réclamoit un vengeur, un appui...

Quelle horreur se répand sur ma famille entière!
Mon frère est exposé; je désole ma mère;
Je perds ce que j'adore!... Il faut se décider.
Mon père me méprise, et croit m'intimider;
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante:
Il verra si j'ai l'ame intrépide et constante...
Je le vois; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,
Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons... Pour Mélanie il n'est qu'un seul asile...
Il est temps d'y courir... On nous dit qu'autrefois
La vierge de Vesta que condamnoient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendoit vivante.
De cette horible mort qui fait frémir les sens
Peu d'heures, après tout, achevoient les tourments:
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivants,
La tombe se referme... et l'on y meurt long-temps.
Quel sort! Et toi, Monval, hélas! sans Mélanie,
Si je connois ton cœur, souffriras-tu la vie?
Je l'abhorre sans toi... L'on vient... Il faut parler.
Son aspect, malgré moi, me fait toujours trembler.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MÉLANIE.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire?
J'ai cru que le devoir reprenoit son empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme et ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible;
Que la mort... oui, la mort me semble moins terrible;
Que, s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré;
Que de ce désespoir, qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. DE FAUBLAS.

Allez; quand vous aurez rempli sa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité,
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE.

Le courage!... J'en ai... j'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot. Si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain
Auroit à ce couvent enchaîné ma misère
De mes jours dévoués seroit l'heure dernière...
Si vous en étiez sûr... pourriez-vous le vouloir?

M. DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh bien!... je le ferai... Souffrez que je vous quitte.
Je sens que dans l'état où mon ame est réduite
J'ai besoin de goûter quelques instants de paix.
Tous vos desirs bientôt vont être satisfaits.

SCÈNE III.

M. DE FAUBLAS.

Plus que je ne pensois ce jour paroît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux et pénible,
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Et je ne vois par-tout que de tristes présages.
Ma fille!... Dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne désespoir,
Une tranquillité funeste et menaçante.
Mais quoi! son ame est douce, ingénue, innocente;
Peut-elle méditer?... Que sais-je... Je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils;
J'ai trop bravé les pleurs que je faisois répandre.
Aux coups du désespoir, ô ciel! dois-je m'attendre?
J'éprouve par avance une secrète horreur,
Qui semble présager l'approche du malheur.

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

Mme DE FAUBLAS.

Courez, monsieur, courez; on les a vus ensemble;
Votre fils et d'Orcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

Mme DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus temps. Allez, volez.

M. DE FAUBLAS.

O cieux!

SCÈNE V.

MADAME DE FAUBLAS.

Que de maux à-la-fois! Ma fille! que fait-elle?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'enfer la préparoit, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrance!
Mes enfants! mes enfants!... n'est-il plus d'espérance?
Je la vois.

SCÈNE VI.

MADAME DE FAUBLAS; MÉLANIE, *voyant sa mère, fait un geste de surprise et de douleur.*

Mme DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux!... Je croyois trouver ici...

Mme DE FAUBLAS.

Ton père?

MÉLANIE.

Mon père, dites-vous? non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur:
On le commande, on veut que je m'ensevelisse!...
J'obéis.

Mme DE FAUBLAS.

Que dis-tu? Suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas! ainsi que moi.
Je vous connois; je sais tout ce que je vous doi :
C'est un de mes regrets.

Mme DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore
(*à part.*)
Jusqu'où vont mes malheurs! Mais non, non; qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous.

Elle me plaindroit trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice...
Il est d'autres adieux où je n'ose penser...
Si j'avois pu pourtant.... Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimois...
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais:
Vous le savez trop bien. Dieu! quel sort est le nôtre!
Allons... il faut... il faut nous quitter l'une et l'autre.

Mme DE FAUBLAS.

Non; je viendrai toujours partager ta douleur:
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur;
Tu me verras toujours, fille innocente et chère.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais! jamais, ma mère!
Ma mère!... cet adieu... vous ne l'entendez pas.

Mme DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire? hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Hé quoi! ta mère aussi ne te verroit plus?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parents dans ma froide demeure.

Il en est que j'abhorre... il en est que je pleure...
Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

Mme DE FAUBLAS.

Heureuse, quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, et je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble est le vôtre?
Vous détournez de moi vos regards et vos pas.
Il n'est plus temps de craindre... Et qu'avez-vous?

Mme DE FAUBLAS.

Hélas!
Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude...
Je vois ton front pâlir et tes traits s'altérer!

MÉLANIE.

Ciel! ô ciel! de quel feu je me sens dévorer!
Toute ma fermeté cède au mal qui me tue....
J'espérois dérober ma mort à votre vue...
Que celui qui la cause en seroit seul témoin.
Le poison...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Mme DE FAUBLAS.

Dieu! je cours...

MÉLANIE.

Non; demeurez. Ce soin
Ne me sauveroit pas : il n'est plus de remède,
Il n'en est plus.

Mme DE FAUBLAS *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah! venez à mon aide!

SCÈNE VII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE; *quelques sœurs converses, s'empressant autour de Mélanie.*

Mme DE FAUBLAS.

Ah, monsieur !

M. DE FAUBLAS.

Ah, madame ! on ne les trouve pas;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis, avec moi partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes !

Mme DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain :
Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

M. DE FAUBLAS.

Ciel ! ma fille !

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O monsieur ! ô mère infortunée !
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs.
C'est le ciel qui vous frappe; offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux !

Mme DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage:
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt; elle touche à ses derniers instants.
Ma fille!... le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?
Pourrai-je vous apprendre...

M. DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils!

LE CURÉ.

Hélas! il est trop vrai.

M. DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis!

LE CURÉ.

Monval cherchoit Melcourt; et, que sais-je? peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.
Il voit leur choc de loin; il court les séparer,
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MONVAL.

MONVAL, *à madame de Faublas, sans voir Mélanie.*

Ah! quels maux accablent votre vie!
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

(*La scène est disposée de manière que Mélanie, d'un côté du théâtre, est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques sœurs converses à sa gauche; et, de l'autre côté, M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le curé est auprès de lui.*)

MÉLANIE.

O Monval!

MONVAL.

Quelle voix!...
Elle m'appelle encore! Ah! qu'est-ce que je vois?

(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidèle.
Je vivois pour t'aimer... ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis, du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la première fois.

MONVAL.

Tu m'aimes et tu meurs! O Mélanie! ô rage!

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi:

L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mère y souscrivoit, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité:
La nature en son cœur n'a jamais habité...
La mort est dans le mien... quels tourments le déchirent!
(*aux sœurs.*)
O vous que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous, à ma voix, victimes malheureuses!...
(*Elle se lève avec effort, soutenue sur sa mère et sur deux religieuses. Monval reste appuyé sur le fauteuil, la tête dans ses mains.*)
Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuses.
Accablez avec moi l'oppresseur abhorré
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante!
Et, s'il t'ose implorer au jour de son trépas,
Rejette sa prière, et ne pardonne pas!

LE CURÉ.

O ma fille! abjurez ces sentiments coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu! Dieu! n'entendez pas ces souhaits exécrables.

Le désespoir, la mort, ont exhalé ces vœux:
Tout mon cœur les dément... Pardonnez, justes cieux!
Pardonnez à mon père aussi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*au curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux...
Et vous, ma mère, vous... venez fermer mes yeux:
Venez... ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine!
Qu'il soit pour la nature, hélas! et pour l'amour!
Serrez-moi dans vos bras!... Monval... c'est sans retour!
(*La toile tombe.*)

FIN DE MÉLANIE

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois le 16 juin 1783.

PERSONNAGES.

PHILOCTÈTE.
ULYSSE.
PYRRHUS.
HERCULE, dans un nuage.
UN GREC.
SOLDATS.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le falloit : frappé par quelque dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troubloit de ses cris la paix des sacrifices,

De son aspect impur blessoit leur sainteté,
Et souilloit tout le camp de sa calamité.
Mais laissons ce récit : le temps, le danger presse.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctéte à la Gréce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
Je dois fuir ses regards. Vous dont le noble zéle
Promit à mes projets l'appui le plus fidéle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour :
Par une double issue il est ouvert au jour ;
Un ruisseau, si le temps n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asile qu'il habite : observez-en l'accès ;
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et sur-tout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
Oui, je crois voir déja ce sauvage repaire,
Cette grotte...

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage...

ULYSSE.

Ce sont là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés...
Que dis-je! des lambeaux que le sang a souillés.
Ah, dieux!

ULYSSE.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin ; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux :
Pourroit-il s'écarter? Hélas! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourments qu'il endure.
(*aux soldats.*)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse sur-tout qu'il voudroit pour victime.
(*Les deux soldats s'éloignent.*

PYRRHUS.

Il suffit, On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'état n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministère,
Pour servir la patrie, il faut nous réunir;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette :
Mais, n'importe, écoutez. Il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île :
Dites-lui, sans détour, Je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance;
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance,
Les Grecs qui, suppliants, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et, préférant Ulysse, ont à votre prière
Refusé l'héritage et l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paroisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie;
Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Échappe au piége adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas : sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion.

Oui, pour marquer le jour de sa destruction,
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie,
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui
Sans crainte et sans danger paroître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne;
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais, s'il savoit qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains,
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connois votre cœur, il feint malaisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement:
Mais le prix en est doux, seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire:
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes:
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours;
Achille ne m'a point instruit à ces détours:

A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'étoient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Foible et seul contre tous, où seroit sa défense ?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais, dût-on m'accuser de foiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvoit tout faire.
Aujourd'hui que le temps me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut sur-tout, pour régir les états,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger; la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomptable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusoit lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe étoit dû;
Et mon cœur que flatta son erreur et la vôtre
S'enivroit d'un honneur réservé pour un autre.

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

Eh bien! des immortels il faut remplir l'oracle;
A leurs profonds desseins qui pourroit mettre obstacle?
Je dois venger un père, et soutenir son nom:
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.

J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctète au moins je puis sans artifice
Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore
Qu'offensé par les Grecs Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret.

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage,
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... On le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis?
Puis-je compter sur vous?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez: attendez Philoctète en ces lieux.
Je vous laisse un moment; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire!
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS.

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée!
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissants,
Il n'a point de soutien de ses jours languissants,
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort! Et cependant, illustre dans la Gréce,
Égal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il sembloit destiné.
A cette épreuve, hélas! les dieux l'ont condamné:
Nos jours sont leur présent; nos destins, leur ouvrage:
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Éloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctète s'approche:
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche,
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu; sur mes pas sans doute il va paroître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTETE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Hélas! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Étrangers que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnoître des Grecs l'accent et le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre: ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait: nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O ciel!
Après un si long temps d'un exil si cruel,
O que cette parole à mon oreille est chère!
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospère,
A guidé vos vaisseaux, et vous mène en ces lieux?
Parlez, et contentez mes desirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus; je suis le fils d'Achille;
Je suis né dans Scyros, et retourne en cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé!
O du vieux Lycomède et l'élève et la joie!
De quels bords venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marchèrent les premiers?

PYRRHUS.

Vous-même en étiez-vous?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paroître.

PYRRHUS.

(*à part.*) (*haut.*)
Il faut dissimuler. D'où puis-je le savoir?
Pour la première fois nous venons de nous voir

PHILOCTÈTE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure!
Eh bien! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Grèce de mes maux n'est pas même informée,
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé
Devient plus dévorant et plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourments dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels!... De Chrysa, vers les bords phrygiens,
La victoire appeloit leurs vaisseaux et les miens.
Nous touchons à Lemnos : fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés pour sécher ma blessure.

Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains.
Puisse Atride éprouver de semblables destins!
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes!
Que d'imprécations, que de cris et de larmes,
Lorsqu'en ouvrant les yeux je vis fuir mes vaisseaux,
Que loin de moi les vents emportoient sur les eaux!
Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide!
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas, et le malheur;
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage!...
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours:
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir; et lorsqu'un trait rapide
Faisoit du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me falloit, pour aller le chercher,
D'un pied foible et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux, et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.

On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-temps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenois rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtements;
Mais, malgré ma prière et mes gémissements,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
A ce suplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les piéges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux : que les dieux les leur rendent.

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnois la main d'Ulysse et des Atrides:
Eh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTÈTE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!
Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTÈTE.

De grace, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort?

PYRRHUS.

Oui, seigneur: mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne en effet d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage étoit dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes:
Mais pour d'autres que vous vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTÈTE.

O mon fils!... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurois ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle, et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenoit l'honneur de détruire Ilion,
Que Pyrrhus héritoit des grands destins d'Achille.

De me persuader sans doute il fut facile :
Le desir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avoient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étoient point enfermées;
L'ardeur de le venger, le dirai-je, l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil;
Tout entraînoit mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau je me vois entouré
De tout un camp de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à-la-fois qu'on voit revivre Achille.
Hélas! il n'étoit plus!... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs,
Et, l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse! « Oui, ces biens sont à vous;
« Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous.
« Mais ses armes d'un autre ont été le partage:
« Ulysse les possède. » Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux:
« Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux,
Dis-je alors; de quel droit une main étrangère
M'a-t-elle osé ravir une armure si chère? »
« Je l'obtins, dit Ulysse, et ce don m'étoit dû;
« C'est le prix du service à la Grèce rendu,
« Quand je sauvai l'armée, et votre père même. »
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,

Et menace les Grecs de partir à l'instant,
Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilége.
« Jeune homme, me dit-il, tu n'étois point au siége;
« Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor!
« Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor;
« Tu ne l'auras jamais. » Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchants avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes;
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux!

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que, loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grace aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sisyphe en effet le rejeton profane
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe;
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence:
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux! Ulysse respire! Ajax est au cercueil!
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque...?

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi! tous ceux que j'aimois ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi!...
Et, d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiroient le courage?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ses jeux sanglants
Moissonne les vertus et fait grace aux méchants.

PHILOCTÈTE.

Grace au ciel, mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les héros ne sont plus! Aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des enfers:

Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant!... et Thersite, sans doute!
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons!

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée,
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez?

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière:
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté. Toi seul en étois digne,

Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable : il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.
Jusqu'aux vallons d'Œta le trajet est d'un jour :
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma foiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments;
Accorde cette grace à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmants, et pour moi depuis long-temps perdus!
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Et que je crains, ô ciel! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours :
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devoit de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les serments qu'avoit faits leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside;
Sois mon libérateur; ô Pyrrhus, sois mon guide!
Considère le sort des fragiles humains :

Eh! qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrois-je être insensible?
Non; vous m'avez rendu le refus impossible.
Je cède à vos desirs; venez sur mes vaisseaux:
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTÈTE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnoissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asile encor dise un dernier adieu:
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connoissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir:
Et la nécessité, des lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?

Des plantes de ces bords, seul et foible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avoit infectées?

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTÈTE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme: hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étois mort en ces lieux, tu parois, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnoissance.
Cet arc, qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié.

Tu dois à tes vertus ce noble privilège;
Nul n'y porta jamais une main sacrilège;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... Ciel!... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... Ah dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous?

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route, et de veiller sur nous.
Dieux!

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTÈTE.

Non: je reviens à moi; pardonne à ma foiblesse.
Marchons... Ah! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus temps
De te cacher encor de si cruels tourments;
Non: c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines;
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs,

Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon ame intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTÉTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas!
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... Ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui? moi!
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi!
Venez, et, rappelant votre force première...

PHILOCTÉTE.

J'implore, mon cher fils, une grace dernière.
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.
Maintenant abattu, trop foible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctéte se livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces fléches que tes yeux ont souhaité de voir:
Mais prends garde sur-tout que la force ou l'adresse
N'enléve ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non: soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste:
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi!

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi:
Puisse-t-il nous frayer une route prospère!

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta prière.
L'indomptable venin, passant jusqu'à mon cœur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas, amis, que je vous voie!...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein?
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides,
A vous seuls qu'étoient dus ces tourments homicides.
O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort que toujours j'appelle, et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asile?
(*à Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.
Ta bouche l'a promis; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.
Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos!
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.

(*Il tombe évanoui sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS, *aux soldats grecs.*

Aidez-moi, chers amis; portons-le en son asile.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourments.
(*Ils soutiennent Philoctète, et l'emmènent hors du théâtre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PYRRHUS, *tenant à la main l'arc et les flèches d'Hercule.*

Les voilà donc ces traits par qui la destinée
Doit marquer d'Ilion la dernière journée,
Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
Philoctéte en mes mains ainsi les abandonne !
On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne !
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, et, tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirois ! Non : ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctéte employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état :
Tromper un malheureux est un double attentat.
Mais il vient.

SCÈNE II.

PYRRHUS, PHILOCTETE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil! ô jour qui me ranime!
Pyrrhus, est-il bien vrai? ta bonté magnanime
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie!
Achille t'a transmis sa générosité:
Les Atrides ainsi ne m'avoient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage:
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je? hélas!

PHILOCTÈTE.

Tu balances!... ô ciel!

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée?

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir!

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir?

Les secours que de toi j'attends dans ma misère
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle; et vil, si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose,
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non. Mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant, si je vous trahissois?

PHILOCTÈTE.

Toi!... Que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Eh bien, sachez donc tout: je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre...

PHILOCTÈTE.

Eh quoi!
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous

Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous.
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troie.

PHILOCTÈTE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
Pyrrhus, est-il bien vrai? Rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur, et la Grèce en alarmes
Ne sauroit aujourd'hui voir changer ses destins
Que par ces traits puissants remis entre mes mains.
Je lui dois obéir; et je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignoit, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'état l'affront que j'ai reçu.
Imitez mon exemple.

PHILOCTÈTE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparois cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'étoit due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie;
Et ma crédulité doit-elle être punie?

Rougis d'en abuser... au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!
Je ne puis te fléchir!... O rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages!
Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas!
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats,
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,
Le perfide! c'étoit pour me conduire à Troie!
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper,
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes fléches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolents Atrides!
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût dompté!
Il ne s'aperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fût perdue,
S'il m'avoit attaqué!... même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah, Pyrrhus! ah, mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain...
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.

Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avois fait ma proie, et serai leur pâture.
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux !...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore et céder à mes vœux;
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
Les serments que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros!

PHILOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers, aurois-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la foiblesse?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînoit : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel?

SCÈNE III.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE,
SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse! grands dieux!

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel! où suis-je? Ulysse dans ces lieux!
Ah! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non: Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas; c'est trop vous en défendre:
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître!... O Lemnos, mon asile,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
Vous mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom : suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie, et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.

(*Les soldats environnent Philoctète.*)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
O bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche, qui ne connois ni remords ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur.

Son ame noble et pure, et semblable à la mienne,
N'étoit pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa foiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper,
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivants dès long-temps effacé.
Ah! que puissent les dieux!... Que dis-je? misérable...
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie, et ta prospérité
Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux;
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense;
Du moins tu les chargeois de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es changé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?

Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étoient là tes discours... Barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont : je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-temps refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violents d'une aveugle furie
Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi ma patrie.
C'est là mon seul honneur, c'est là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir,
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, et je vous cède; un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits :
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,
Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,

M'accorderont un prix qu'ils destinoient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi, posséder mes traits et mon arc homicide!
Armes que si long-temps porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi! tu te montrerois à la Grèce étonnée
Paré de ma dépouille à ce point profanée?

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la foiblesse :
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grèce;
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grâce dernière;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctète, abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir...
(*aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTETE, SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Eh bien! à tant d'horreurs il faut que je succombe.
Lemnos fut ma demeure, elle sera ma tombe :
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté;
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte:
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés;
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irois secourir des ingrats, des perfides!
Non: périssent les Grecs, périssent les Atrides!
C'en est donc fait, hélas! je mourrai loin de vous,
O patrie! ô mon père!... Il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore!
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre:
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté;
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.

(*Il rentre dans la caverne.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? Quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque, fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livroit à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! comment?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice

Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juste ciel! ce dessein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir? vous lui rendrez ses armes?
Ah! de grace, songez...

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera?

ULYSSE.

Qui? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi;
Quand je fais mon devoir, je ne saurois rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir! croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avoient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix,

Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc, laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée?

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête: allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-temps défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

PYRRHUS.

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctéte.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTETE, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer? Que voulez-vous enfin?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin?
Ah! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

(*Il s'assied sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie...

PYRRHUS.

Eh bien, au repentir n'est-il aucune voie?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avois séduit,
Que dans un piége affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connoîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne sauroit vous distraire?
De grace, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu,
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas! j'aurois voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerois en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi.

Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsque aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! Ote-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piége nouveau qui me seroit tendu?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre;
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre!

PHILOCTÈTE, *se levant avec joie, et reprenant ses flèches.*

Je reconnois ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sisyphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma foiblesse :
Eh bien! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.

Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature, et la fatalité.
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre ame est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous apaiser, vous semble un ennemi.
Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que, profanant l'asile inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe
Qu'en cherchant parmi nous les enfants d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion : la céleste faveur
De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire?

Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire, et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-temps devroit m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde, où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir;
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère
M'adresse cependant une vaine prière?
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais que demandes-tu? quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse,
Qu'il reparoisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager le fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'ame et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils:

Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie;
Reméne Philoctéte aux bords de Thessalie;
Et toi-même, à Scyros tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père;
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir; sa clémence l'annonce:
Le remède est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTÈTE.

Laisse-les-moi ces maux: je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir...

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie;
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourments.
Je ne te dis qu'un mot: j'ai reçu tes serments;
Veux-tu les accomplir?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Gréce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les fléches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE,
SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas;
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse! attends; mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un si funeste usage.
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper...

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux...

(*Le tonnerre gronde.*)

Écoutez : leur voix parle; entendez le tonnerre.
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui, leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE, *dans un nuage lumineux;* SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnois Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle:
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé;
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide:
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-temps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie:
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans Œta le prix de ta valeur,

Sur le tombeau d'Alcide offre-s-en les prémices;
A mes fléches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grace aux immortels qui t'auront protégé;
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(*Il remonte dans son nuage.*)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-temps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentiments
Doivent être effacés dans de si doux moments.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié:
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 2 mars 1784.

PERSONNAGES.

C. MARCIUS, surnommé CORIOLAN.
VÉTURIE, mère de Coriolan.
T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.
TULLUS, général des Volsques.
AUFIDE, } officiers volsques.
PROCULE, }
FLAVIE, suivante de Véturie.
ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.
DEUX FEMMES romaines.
SÉNATEURS romains, chefs volsques.

La scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; et au camp des Volsques devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi! le sénat romain jusque-là me rabaisse!
Au tribunal du peuple il veut que je paroisse!
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius!
J'avilirois ainsi mes droits et ma naissance!
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance?
Magistrats plébéiens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire
Sur les patriciens étende leur empire?
Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux;
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie!

C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser!...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer!

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne:
Sénateur, j'en rougis; ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et sur-tout votre affront;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt
Nous fait trembler pour Rome: il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie
Il soit tout prêt encore à partager l'état;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Vouloit entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur:
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet et la honte du Tibre!
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux: que n'a-t-on pu m'en croire!
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'état est l'arbitre:
Ses flatteurs peuvent tout: point de rang, point de titre

De services, d'exploits, qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili ;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple : autour de nos remparts
Le Volsque ose porter ses hardis étendards ;
Le moment du péril est celui du courage ;
Le mien du nom romain vouloit venger l'outrage ;
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat ;
J'en aimois le danger, j'en oubliois l'éclat ;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisoient mes vœux :
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux ;
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignoit mes destins et ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien ! qu'ai-je obtenu ? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude ; et sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte ;
Et, craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainsi les factions dont Rome est déchirée
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée,
Ah! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçoient le Volsque, et non pas le sénat;
Quand, par-tout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnois en proie à mes braves Romains
Tout ce que la victoire avoit mis dans mes mains;
Quand, faisant tout pour eux et pour la république,
Je ne me réservois que la palme civique;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphants revoyoient leurs foyers.
Les ingrats!... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... Et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine,
Digne fruit de leur rage, a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile,
Ces insensés, jouet d'un mensonge imbécile,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.

Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que, de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueilloient les maux qu'eux seuls avoient semés.
Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée!
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpéien il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A sur un sénateur osé porter la main!
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin!
Ah! cette injure amère, à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon ame ulcérée.
Et le sénat, grands dieux! a donc pu le souffrir?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même!
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui!

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'état : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir.
C'est l'espoir du sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendroit mieux ma défense;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls, sont communs;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine;
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non : vous écouterez l'amitié, la patrie ;
Vous ne permettrez pas... J'aperçois Véturie.
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

SCÈNE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son ame :
Ah ! joignez-y la vôtre ; et moi, je vais, madame,
Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que, de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse?
Il vous connoît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter ;
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ces mots, daignerez-vous m'en croire?

CORIOLAN.

Ah ! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.

Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer :
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnoissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha tout entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte :
Il a vu mon courroux; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités? ai-je dû les attendre?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang je me croyois heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur romaine avoient fait mon idole.
Je brûlois de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me sembloit précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage!
Combien sauvés par moi dans l'horreur du carnage!
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quand ils étoient grands j'étois récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce!
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce;
Et le peuple romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-temps trompé.
On oppose au destin un courage invincible :

C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays! Eh quoi! ce titre auguste...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étois, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? Moi, je pourrois trahir
Ces sentiments si doux et cette amour si chère...!

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang...

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présents du ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux, la gloire vous enflamme;
Mais la fierté souvent égare une grande ame:
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connois tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute, je suis loin d'en approuver l'abus.

Ni les emportements de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés : mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire?
Ses hauteurs, ses dédains, n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple noble et fier, dans la guerre nourri?
Les riches, abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté :
L'indigent débiteur éprouva ma bonté;
J'ai du pauvre cent fois relevé la foiblesse.

VÉTURIE.

Oui; mais, trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'état républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer :
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre.
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux;
Que la vertu dans lui se montre populaire :
C'est peu de les servir, il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non : s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'état en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse; et peut-on l'en blâmer?
Vous irritez ce peuple : il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc! à ses arrêts ma dignité soumise...

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger? Suis-je donc criminel?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas; j'en rends graces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille?
Je dirois : Marcius, va chercher quel que asile
Où tu sois inconnu; n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent : je suis en assurance.
Descendez pour le peuple à quelque déférence;
Ne nous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'état les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils, embrasent cette ville?

Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger?
Le Volsque est sous nos murs, et, loin de nous venge
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah! que Rome en péril soit par vous épargnée!
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère;
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître:
N'importe; devant lui je suis prêt à paroître.
Coriolan, grands dieux! devant Sicinius!...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurois du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humiliants
D'obscurcir mes habits du deuil des suppliants.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point, et ne les braves pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paroître environné.
A vous, à Véturie, il doit ce privilége.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortége?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en auroit pas besoin.
Grace à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(*Ils sortent.*)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VÉTURIE.

Ah! que de ces moments l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur!
Romaine, je m'armois d'un courage sévère:
Hélas! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état! quel tourment de trembler pour un fils!
Et quel fils! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius!... De nos mœurs austérité cruelle!
Si dans un tel danger je pouvois aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie!
D'une oreille jalouse on entend un héros
Que l'on force au récit de ses propres travaux;
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissants dans ma bouche, obtiendroient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus?
Déja peut-être... On vient.

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien, Volumnius?

VOLUMNIUS.

Rappelez votre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en en fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome? et l'arrêt qu'elle rend...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chère,
Avoient dans le Forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence,
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observoient, attachés et surpris;
L'attente suspendoit les voix et les esprits.
Sicinius se lève, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,

Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux,
Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ses clients nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zèle,
Tous, d'un même transport, réunissant leurs voix:
« Le voilà, crioient-ils, nous l'avons vu cent fois
« Qui prodiguoit pour nous sa vie et sa vaillance;
« Et vous lui reprochez notre reconnoissance!
« Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
« Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuroient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendoient, et leurs mains suppliantes,
Tout sembloit émouvoir le peuple combattu.
J'ai cru voir un moment triompher la vertu:
Et si de votre fils l'ame eût été moins fière,
S'il avoit pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'auroit emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté:
Rarement à prier un grand cœur se résigne;
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,

A voulu signaler ses tristes avantages:
La foiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paroissoit insensible à son propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée;
Et, lorsque autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On diroit que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse...
Et quelle mère, hélas! se croyoit plus heureuse?
Par tout ce que mon cœur en avoit attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvoit répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils;
Tout ce que sa tendresse avoit pour moi de charmes;
Tout est évanoui!... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur:
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur,
De ce cœur maternel vous sentez la blessure.
Et qui peut condamner les pleurs de la nature?

VOLUMNIUS.

Ah, madame! avec vous Rome devroit pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer!
Quand le Volsque du Tibre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien: elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisoit son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius! ô mon fils! ô grand homme
Qu'avec tant de plaisir j'avois formé pour Rome!
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,
Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,
Les mères envier le sort de Véturie!...
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils!

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCÈNE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

Coriolan! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas! t'envoyoit devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice
Jamais...

CORIOLAN.

Sicinius demandoit mon supplice!
S'il eût fallu l'en croire, on m'auroit condamné
A ce trépas infame aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui! toi! leur appui, leur défense!...

VOLUMNIUS.

Toi que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir...!

CORIOLAN.

Oui, c'est là mon seul crime... Ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire!

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me siéroit pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide et de vertus nourrie,
Comme on cède au destin, sans mériter ses coups :
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paroître.

VÉTURIE.

Ah! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi?

CORIOLAN.

Rome l'a voulu.
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère?
Mon fils!...

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous étiez la mère...
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui? toi, Marcius?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... Je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh ! qu'importe aux Romains quel sera mon asile?
Ne sont-ils pas contents, si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asile est égal à des destins obscurs :
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune :
Je m'en remets aux dieux, qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie...
Je recommande au ciel les jours de Véturie.
Mon ami... vous, ma mère... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu...?

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste...
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine!

CORIOLAN.

Non; je ne veux de Rome emporter que sa haine :

Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards...

CORIOLAN.

Ah! demeurez : songez qu'une foule égarée
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie?
C'est trop... Adieu, ma mère... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome... je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe... Il laisse, en cette ame tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas:
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le camp des Volsques; la tente de Tullus, ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.

SCÈNE I.

CORIOLAN, *sous un habit plébéien, debout près de l'autel;* PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, et sur le devant de la scène.*

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait: son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore
On l'amène à l'instant: il n'a point dit encore
Son nom ni son pays. Avec sécurité,
Aux limites du camp il s'étoit présenté.
Il demandoit Tullus: ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.

Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours :
Dès qu'il a vu le dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce temps de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCÈNE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'est là cet inconnu qui prétend me parler?
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule et à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan?

CORIOLAN.

Lui-même.

Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort.
Mais serois-je en ces lieux, si j'avois pu la craindre?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux ni cet asile,
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus;
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius! du malheur qui t'accable
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé;
Tu m'as cru généreux, tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon ame a dû naître.

Juge sous cet habit si j'ai pu reconnoître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osois envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardoit sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir;
Je n'avois pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance?
Quel dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laissons là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter?
Non : il faut les venger, et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable;

Dans ses ressentiments plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi :
J'ai préféré Tullus; et, s'il étoit un homme
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah ! puisque, s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux, qui trop long-temps ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble : le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque, en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avoit perdu :
A mes concitoyens j'en vais porter la joie;
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix :
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre,
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs, appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zèle qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN.

Respire, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir;
Ils n'auront pas long temps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour que signaloit leur triomphe inhumain
Va voir Coriolan la foudre dans la main :
Quelques instants encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu... Mon cœur ne hait pas à demi;
Autant qu'ils le vouloient je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez long-temps redouté le génie :
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous.

Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous;
De tous vos sentiments près de lui l'interprète,
J'en étois le garant, et ma voix lui répète,
Au nom de cet état, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portois dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur;
Il tombe le fardeau qui pesoit sur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie;
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie:
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servois le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnoissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout. Autant j'ai signalé de zèle
Quand l'honneur m'ordonnoit de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.

Je jure par vos dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourroit le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs
D'un consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs:
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire.
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudroit...?

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi des sentiments jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste.

Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste :
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déja...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre :
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur : sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance ;
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore!
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras :

C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que, sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups:
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi, qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente, au sortir d'un combat
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier par-tout: « Suivons tous ce grand homme;
« Suivons Coriolan : seul il peut prendre Rome. »

Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Écoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus!
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage;
Et lorsqu'il poursuivoit, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger!
On connoîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'élève insolemment sur mes propres débris....
Eh bien! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen?
Je pouvois empêcher un semblable entretien;
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Éprouvons Marcius; il le faut: qu'il écoute

Ce député romain; s'il paroît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeoit, redouter leur furie.
Ce peuple, extrême en tout, désormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son ame est implacable;
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est là connoître mal... Mais il paroît.

SCÈNE II.

TULLUS, AUFIDE; CORIOLAN, *en habit guerrier;* CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment peut-être
De Rome et de son sort le Volsque seroit maître.
J'ai présumé de lui (j'en jugeois par mon cœur),
Qu'il pourroit, plein du feu qui l'avoit fait vainqueur.
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassois cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer :
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, seigneur, retenez-vous mon bras?

La nuit a réparé les forces des soldats :
Pour marcher contre Rome ils attendoient l'aurore ;
Et si leur général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je diffère mes coups pour les assurer mieux :
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paroisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui? lui !

(*haut.*)

Il étoit mon ami, Volsques ; mais aujourd'hui
Tout cède aux droits sacrés que la reconnoissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...
Il vient.

SCÈNE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre :
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis,
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.

(*Il sort avec les Volsques.*)

SCÈNE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?
C'est le peuple romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni?
Vous baissez vos regards, vous craignez de répondre

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère à ce mot s'élève en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel, qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire.
Faites-vous pardonner cette triste victoire:
Donnez la paix à Rome; et que votre équité

Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne, et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grace aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen;
Rien ne doit égaler un si précieux bien;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grace.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les états,
De ses champs usurpés accru leur territoire;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu;
Qué, pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté;
Que réunis ensemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Juste ciel! d'un Romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seroient-ils donc perdus?

Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé
Est par la haine seule à jamais animé;
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avoit pour un moment égaré la valeur,
Et d'un premier transport j'excusois la chaleur.
Je me suis applaudi de voir Rome, plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage!
Et son féroce orgueil seroit sacré pour moi!
Son caprice insolent seroit encor ma loi!
Il faut, si j'en croyois un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné;
Que de ce vain honneur son ame soit nourrie;
Le grand homme par-tout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattoient de m'abattre;
Ils osoient m'outrager: qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste, et qui trahit les siens
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé:
Je mourrai, mais vainqueur; je mourrai, mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est là votre réponse! et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas!

CORIOLAN.

Elle connoît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mère;
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCÈNE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux; mon espoir est le vôtre:
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chute des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.
(*à Volumnius.*)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre;
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre;

Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome au prix de l'honneur ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme!

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'où nous a réduits un sort injurieux?
Vaincus et dédaignés! En est-ce assez, ô dieux?
Nous trompiez-vous, hélas! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles?
Dieux immortels, auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés?
L'horreur est dans nos murs; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui
S'accuse et croit le ciel irrité contre lui:
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si, parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvois... Mais que dis-je!... oui, cet heureux dessein,
Un dieu lui-même, un dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat

Un avis important qui peut sauver l'état,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,
D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage.
Daigne conduire, ô ciel! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome: ah! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin vous le vouliez, il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déja les machines guerrières
Qui des murs ébranlés renversent les barrières.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

CORIOLAN.

D'où vient qu'ici Volumnius s'arrête?
De quel espoir encor pourroit-il se flatter?
Par des soumissions croit-il nous arrêter?
Ou bien que la pitié dans mon ame entendue...
Que vois-je?

SCÈNE III.

CORIOLAN; VÉTURIE, *en deuil;* FLAVIE,
DEUX FEMMES ROMAINES.

CORIOLAN.

Vous, ma mère! ah! m'êtes-vous rendue?
Partagez les transports dont mes sens sont émus.
Dans cet embrassement...

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mère ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colère,
N'ont point flétri cette ame aussi tendre que fière.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,

Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amène à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où suis-je? quelle main
Prétend anéantir jusques au nom romain?
C'est celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'est là que je suis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme, on y garde la cendre!
C'est là que vit pour moi la mère la plus tendre!
Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas, jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis!
Rome ne craindroit rien, si je n'avois un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs! là sont mes oppresseurs:
Là sont mes ennemis, ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asile:
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais

Récompenser l'outrage, et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnoissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix, et que faut-il de plus?
Règle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes dieux?
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendoit leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah! si Coriolan daignoit ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire!
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner!

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible:
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connoissez-vous bien? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices:
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogants tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentoient les fers, et la honte, et la mort;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,

Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassois la vengeance.
Je jurois à ce cœur que, cet instant passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh! doit-on accomplir les serments de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah! je t'en offrois un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudroit celui qu'on me prépare?
De deux états rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-temps débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retomboit sous les aigles romaines.
Je commande le Volsque : il triomphe; mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers je fais passer l'empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium, des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourroient...

VÉTURIE.

Moi! Sauver Rome, ou périr avec elle,

Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs,
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première.
Pour sortir de ce camp fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel!... Et c'est ainsi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds si chers qui nous avoient unis,
Ces tendres sentiments qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisoient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi cesser de t'aimer!... Marcius, le crois-tu?
Ah! si je n'écoutois qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas! n'étoit rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas! qu'une mère attendrie
Voudroit sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah, mon fils!.... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois;

Comme il faisoit ma gloire, il faisoit tes délices;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrois sortir de ce cœur déchiré...
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissois l'espérance et l'amour des Romains;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déja de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asile ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir....
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verroit un nouveau crime.
Il n'oublieroit jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il sauroit m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grace au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat, il haït qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque, mon soutien...

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?
Toi qui me rappelois notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrois-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!

Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverroit encore?
J'irai pour y ramper sous un joug odieux?

VÉTURIE.

Non; pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère;
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse, et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport.
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie,
Le fer qu'elle craignoit tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain!

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnoissante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe si beau!
Et tu pourrois, cruel, m'en refuser la gloire!
Non: la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

CORIOLAN.

Quel transport vous égare?
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah! vous en triomphez: la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.
Les Romains sont sauvés: je dois y consentir...
Et puissé-je bientôt ne pas m'en repentir!

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au conseil (et puisse-t-il m'en croire!)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire;
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'élève.
Volumnius au camp est encore arrêté:
Quel que soit le décret qui doit être porté,
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel! après tant de maux, souffre que je respire;
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé:
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté; Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon ame a si long-temps joui.
Le sort veut me payer de cette perte amère,
Et de Coriolan je suis encor la mère.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains;
Il n'a plus le héros qui faisoit ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?
Quelque danger, ô ciel! menace-t-il mon fils?...
(*à Flavie.*)
Ah! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCÈNE V.

VÉTURIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

D'un mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,
Quoi! cet instant si doux deviendroit-il funeste?
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout vous implore pour lui.

SCÈNE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

FLAVIE.

Ah! que puisse le ciel démentir nos alarmes!
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglants; leur voix crioit vengeance....

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VOLUMNIUS.

O coup affreux! ô comble de douleurs!
Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome!

VÉTURIE.

Quoi! mon fils! se peut-il? achevez....

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à-la-fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! Qu'a-t-on fait? quelles mains!
Je succombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au conseil j'étois admis encore.
Ce héros, qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendoit le moment,
Se lèvent en fureur: « O Volsques! quoi! ce traître
« Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître!

« Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus!
« Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le héros, dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquoit en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur,
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassois mon ami, le baignois de mes larmes.
Mais lui : « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
« Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes secours
« Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
« Heureux, si, retrouvant un reste de lumière,
« Je puis la voir encore à mon heure dernière! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'ame.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore une ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instants affreux?
Je veux revoir mon fils : oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi... Guidez mes pas... Mais quel objet! ô cieux!

SCÈNE VIII.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, DEUX FEMMES ROMAINES; CORIOLAN, *porté par des soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée,
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont bannissont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome; et vous l'avez sauvée;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas! vos funestes secours...
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours:
Ils vous appartenoient.

VÉTURIE.

Épargne Véturie,
Épargne sa douleur...

CORIOLAN.

Vous que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mère!... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque... il n'a plus Marcius.
Son infame attentat a souillé sa victoire,
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas!

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds cette Rome si fière...
J'ai fait grace... et je meurs dans les bras de ma mère.

(*Il expire.*)

FIN DE CORIOLAN.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 11 juillet 1786.

PERSONNAGES.

APPIUS, premier décemvir.
SPURIUS, autre décemvir, ami d'Appius.
ICILIUS, ancien tribun du peuple.
VIRGINIUS, centurion.
PLAUTIE, femme de Virginius.
VIRGINIE, fille de Virginius et de Plautie.
VALÉRIUS, sénateur consulaire.
MÉNÈS, affranchi d'Icilius.
LE CHEF DES LICTEURS.

PERSONNAGES MUETS.

CLAUDIUS, client d'Appius.
SEPTIME, appariteur.
BARCÉ, nourrice de Virginie.
LICTEURS.
SÉNATEURS.
ROMAINS.
SOLDATS.
ESCLAVES.
FEMMES, suivantes de Virginie.

La scène est à Rome.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement intérieur de la maison de Virginius. On voit au fond les statues des dieux domestiques et un autel orné de guirlandes.

SCÈNE I.

ICILIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Dans un jour solennel à l'hymen consacré,
Lorsque déja pour vous l'autel est préparé,
Lorsqu'à tant de rivaux que sa gloire humilie
L'heureux Icilius enlève Virginie,
Pardonnez au devoir qui, m'appelant vers vous,
Vous distrait un moment d'un triomphe si doux.
Il s'agit de l'état : quelque soin qui vous presse,
Quoi qu'exige de vous une juste tendresse,
Votre cœur m'est connu ; l'hymen et ses douceurs
Y laissent place encore aux publiques douleurs.
Rome, dans les apprêts d'une pompe si chère,

Ne vous fait point entendre une plainte étrangère;
Et quoique Icilius, ennemi du sénat,
Soit ici de tout temps l'ame du tribunat,
L'opprobre qui flétrit la liberté romaine
Doit dans les deux partis suspendre au moins la haine.
C'est le même intérêt qui doit nous rassembler;
C'est au nom du sénat que je viens vous parler.

ICILIUS.

Vous me rendez justice, et vous avez dû croire
Que ce cœur en tout temps aime Rome et la gloire;
Que, malgré les douceurs du plus tendre lien,
Et l'amant et l'époux cèdent au citoyen.
Né pour l'égalité, né pour la république,
Il est vrai, j'ai haï ce sénat despotique,
Qui foule un peuple libre, en proie à ses hauteurs;
Tribun j'ai combattu l'orgueil des sénateurs.
Mais je n'ai point en vous rencontré d'adversaire:
Toujours Valérius s'est montré populaire.
A vos nobles aïeux, dignes soutiens des lois,
Rome et la liberté doivent leurs plus beaux droits.
Le peuple espère en vous quand le sénat l'accable;
Votre nom près de lui fut toujours favorable.
D'un si grand intérêt venant m'entretenir,
De moi Valérius pourra tout obtenir.
Je ne puis cependant lui cacher ma surprise:
A traiter avec moi le sénat l'autorise!
Quoi! sous les décemvirs deux ans anéanti,
Le sénat du silence est donc enfin sorti?
Qui l'a pu convoquer? de quel droit, à quel titre?
Seul de l'état entier Appius est l'arbitre:

Lorsqu'au fer des Sabins avec peine arrachés,
Ses collègues vaincus dans leur camp sont cachés,
Il domine en tyran dans Rome consternée,
Remplit de ses licteurs la place abandonnée.
Il n'est plus ni tribuns, ni consuls, ni sénat :
Tout pouvoir a fini sous le décemvirat.
La tribune est muette, et Rome est asservie.

VALÉRIUS.

Et voilà de quels maux la discorde est suivie;
De nos divisions voilà les fruits amers.
Hélas! trop vainement j'ai prévu ces revers. .
Que n'ai-je pu calmer ces jalouses querelles,
Ces débats factieux, ces luttes éternelles,
Où d'une et d'autre part on s'est précipité
Dans l'abus du pouvoir ou de la liberté;
Où nul des deux partis n'a connu la balance
Ni de l'autorité ni de l'obéissance!
Enfin, pour s'accorder, d'une commune voix
Les Romains à la Grèce ont demandé des lois.
Rome, pour élever cet auguste édifice,
De tout autre pouvoir suspendant l'exercice,
Créa des décemvirs, et sur eux, à-la-fois,
Des tribuns, des consuls, réunit tous les droits.
Un an devoit finir l'ouvrage et leur puissance;
Mais toujours ennemis, toujours en défiance,
Des deux ordres rivaux, le peuple et le sénat,
L'un craignant les consuls, l'autre le tribunat,
Des décemvirs encore ont prolongé l'empire.
Contre elle-même, hélas! ainsi Rome conspire.
C'est ainsi qu'Appius vit notre propre main

A son ambition aplanir le chemin;
Ainsi de commander la flatteuse habitude,
Et de l'art des tyrans la criminelle étude,
Ses collègues par lui soumis ou corrompus,
Nos jeunes sénateurs à ses desseins vendus,
Qui pensent ramener, grace à la tyrannie,
Dans l'absence des lois la licence impunie,
Ont préparé le joug dont on veut nous flétrir,
Que même sous ses rois Rome n'a pu souffrir!
Et tandis qu'on l'opprime et qu'Appius y règne,
L'ennemi rassuré l'insulte et la dédaigne.
J'en rougis... Les Latins si souvent terrassés,
Relevant leurs drapeaux tant de fois renversés,
Ont vu fuir devant eux notre aigle et nos cohortes;
L'étendard des Sabins a menacé nos portes;
Et nos guerriers l'ont vu sans honte et sans fureur!
Dans les forêts d'Algide ils cachent leur terreur,
Trop heureux, au danger d'une défaite entière,
D'opposer de leur camp la timide barrière.

ICILIUS.

Dans notre abaissement, êtes-vous donc surpris
Que Rome à ses sujets inspire le mépris?
Peut-elle commander quand elle est à la chaîne?
Esclave dans ses murs, être ailleurs souveraine?
N'accusez pas en vain le peuple et les soldats;
Ils ont le même cœur, ils ont le même bras.
Mais pour qui triompher, s'il n'est plus de patrie?
Si la gloire, seigneur, qu'ils ont toujours chérie,
Si la victoire enfin abandonne leurs rangs,
C'est qu'ils n'ont pas voulu vaincre pour des tyrans.

VALÉRIUS.

Eh bien! Icilius, de cet opprobre insigne
Le sénat, plus que vous, et s'irrite et s'indigne.
Trop long-temps Appius tremble de l'assembler;
Devant cet ordre auguste il n'oseroit parler;
Il veut en effacer la majesté suprême.
Mais le sénat chez moi s'est convoqué lui-même.
Le brave Horatius, le défenseur des lois,
Né comme moi d'un sang qui combattit les rois,
Et les deux Quintius, et tous nos consulaires,
Des droits du nom romain ces grands dépositaires,
Ont enfin résolu d'affranchir cet état
Et du joug d'Appius et du décemvirat.
A ce fier décemvir, dont on craint la furie,
J'irai parler moi-même au nom de la patrie.
A ce rang odieux s'il ne veut renoncer,
Croyez que le sénat peut encor l'y forcer;
Et même plus j'y pense, et moins je m'imagine
Qu'Appius jusqu'au bout dans ses projets s'obstine,
Qu'il risque, en se portant à cette extrémité,
Ce combat d'un tyran contre la liberté.
Non: la voix du sénat, le devoir qui l'inspire,
Sur un patricien doit avoir quelque empire.
Mais quand les décemvirs, de si haut descendus,
Au rang de citoyen rentreront confondus;
Quand le peuple sur eux reprendra sa puissance,
N'abusera-t-il point du droit de la vengeance?
Voilà sur quoi vous seul pouvez nous rassurer:
Seul vous êtes son guide et pouvez l'éclairer.
Appius est d'un sang que dans Rome on révère,

Et sur-tout au sénat sa famille est bien chère.
Nous craignons qu'aux fureurs d'un peuple forcené
Le sang patricien ne soit abandonné.
En un mot, à nos vœux s'il consent à se rendre,
A quel sort Appius doit-il enfin s'attendre?
Le sénat à vous seul veut bien s'en rapporter.

ICILIUS.

Je n'ai point cet espoir qui semble vous flatter :
J'ai trop su d'Appius démêler le génie,
Et chaque pas qu'il fait tend à la tyrannie.
Trop long-temps du pouvoir il goûta les appas;
Déja le Capitole est plein de ses soldats;
Et juge sans appel, et magistrat unique,
Il pourroit déposer ce faste tyrannique!
Il pourroit abdiquer! Non, seigneur... Cependant,
Si vous avez sur lui cet heureux ascendant,
Allez, ce peuple, objet de votre défiance,
Ne veut que la justice et non pas la vengeance.
Que tout soit rétabli, qu'il rentre dans ses droits :
Rendez-lui ses tribuns, ses comices, ses lois,
Sur-tout ce droit d'appel, cette loi Valérie,
Bienfait de vos aïeux, rempart de la patrie.
Il ne veut point prétendre à des présents plus chers,
Ni s'armer contre vous des maux qu'il a soufferts.
Non, seigneur, il n'est point affamé de victimes;
Il peut sacrifier ses plaintes légitimes,
Et livrer Appius, après ses attentats,
Non point à ses remords, les tyrans n'en ont pas,
Mais au regret amer d'un forfait inutile,
A la honte d'une ame ambitieuse et vile,

Qui put croire en effet qu'il étoit un destin
Au-dessus de l'honneur d'être libre et Romain.
Voilà nos sentiments, le sénat peut m'en croire.

VALÉRIUS.

Ah ! puisse de nos maux s'effacer la mémoire !
Que puisse s'oublier cet opprobre si grand
Que le sénat de Rome ait produit un tyran !
Et vous, Icilius, citoyen magnanime,
Que le même intérêt désormais nous anime !
O Rome ! dans ton sein rapproche tes enfants ;
Qu'ils soient toujours unis pour être triomphants !
Je retourne au sénat ; jouissez par avance
Des droits que vous avez à sa reconnoissance.
Croyez qu'auprès de lui, par mes soins secondé,
Le peuple en obtiendra plus qu'il n'a demandé.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ICILIUS.

Sénateur vertueux, ami de la justice,
Du peuple en tous les temps appui cher et propice,
Que ne puis-je, en ce jour que j'ai tant souhaité,
Embrasser cet espoir que tu m'as présenté !
Mon bonheur seroit pur, si Rome étoit heureuse.
Faut-il que de ses maux l'image douloureuse
Se mêle au sentiment de ma félicité,
Et d'un plaisir si doux trouble la pureté !
L'hymen me donne enfin l'aimable Virginie ;

Et dans le même instant qu'à mes destins unie
Elle remplit ce cœur que l'amour lui soumit,
J'ai honte d'être heureux lorsque Rome gémit.
Vous, pénates sacrés, chargés de nos offrandes,
Que d'innocentes mains ont parés de guirlandes,
Protégez-nous, ô dieux! Que nos destins cruels
Ne nous poursuivent pas au pied de vos autels!
Sur mon épouse et moi... Je la vois qui s'avance.

SCÈNE III.

ICILIUS, VIRGINIE, DEUX FEMMES SUIVANTES.

ICILIUS.

Quoi! si près du moment que mon ardeur devance,
Alors que de l'hymen les nœuds saints et chéris
Consacrent un amour dont le vôtre est le prix,
Ma chère Virginie, une ombre de tristesse,
Sur vos traits répandue, alarme ma tendresse!
Porterez-vous ce front obscurci de douleur
Au temple où vous allez prononcer mon bonheur?
Si j'ai dû vous en croire, il est aussi le vôtre.

VIRGINIE.

Jamais, jamais ce cœur n'en peut desirer d'autre;
Et quand je vais jurer d'être toujours à vous,
Le plus saint des serments est encor le plus doux.
Mais, je vous l'avouerai, mon ame est étonnée,
En adorant l'époux à qui l'on m'a donnée,
D'ignorer aujourd'hui ces transports si charmants
Que tout près d'être unis éprouvent les amants;

Soit que d'un tel bonheur l'impression si chère,
Dans l'ame qu'il remplit s'enferme tout entière,
Soit que plus il est grand, moins elle ose en jouir,
Et pense à tout moment le voir s'évanouir.
Veuille le ciel, témoin du nœud qui nous engage,
Ne pas tourner, hélas! mes craintes en présage!
Mais toujours l'avenir se noircit devant moi;
J'éprouve à chaque instant je ne sais quel effroi,
Même auprès d'un époux, dans les bras de ma mère,
Et la félicité semble m'être étrangère.
Peut-être en mon esprit les malheurs de l'état
Ont jeté ces terreurs que ma raison combat.
Sans doute aussi l'absence et les dangers d'un père
Mêlent à notre joie un chagrin qui l'altère.
Pourquoi Virginius n'en est-il pas témoin?
Combien il vous chérit, seigneur! avec quel soin
De votre tribunat il me contoit la gloire,
L'orgueil patricien vous cédant la victoire,
Et le peuple, vengé des abus oppresseurs,
Comptant Icilius parmi ses défenseurs!
Mon ame avidement écoutoit ce langage,
Et quand il vous louoit je l'aimois davantage.
Et maintenant ce père est éloigné de nous!
Il ne m'entendra point vous nommer mon époux!
L'hymen offre à nos yeux ses pompes éclatantes;
Loin de cet appareil il veille sous des tentes,
Exposé chaque jour aux périls les plus grands
Pour défendre des murs où règnent des tyrans!

ICILIUS.

J'ai regret comme vous qu'une ame paternelle

S'arrache à des plaisirs toujours si doux pour elle;
Mais ses ordres sacrés en hâtent le moment:
Notre amour obéit à son empressement.
« Je veux à mon retour, écrit-il à Plautie,
« Revoir Icilius époux de Virginie. »
Aurois-je mérité votre main, votre cœur,
Si j'eusse mis obstacle à mon propre bonheur?
Il alloit s'accomplir, à l'instant où la guerre
Contre nos ennemis appela votre père:
Je vis par son départ notre hymen suspendu.
Il crut à nos desirs être bientôt rendu;
Que le Sabin, au joug vainement indocile,
Nous préparoit encore un triomphe facile.
Mais ce n'est plus le temps où ces grands dictateurs,
Ces guerriers citoyens, ces héros laboureurs,
Prompts à venger l'état et pressant la victoire,
De vaincre et d'abdiquer briguoient la double gloire;
Revoloient du triomphe aux rustiques travaux,
Et reprenoient le soc en quittant les faisceaux.
Des Romains aujourd'hui tel n'est plus le génie:
L'esclavage toujours produit l'ignominie;
Et sous des chefs vaincus sans doute nos soldats
Passeront dans leur camp la saison des combats.

VIRGINIE.

Et mon père?...

ICILIUS.

Sur lui ne prenez point d'alarmes:
Le Sabin, enivré du succès de ses armes,
A cru que notre camp pouvoit être forcé;
Mais par nos légions il s'est vu repoussé;

Et le soldat aux chefs a fait assez connoître
Qu'il eût été vainqueur s'il avoit voulu l'être.
Bannissez donc la crainte, et qu'en un tel moment,
Tranquille sur un père, et toute à votre amant,
Aux transports que je sens votre ame abandonnée
S'ouvre aux plaisirs si doux qu'épure l'hyménée,
Les seuls dont aujourd'hui je puisse encor jouir,
Et qu'au moins des tyrans ne peuvent nous ravir.
Mais j'aperçois Plautie.

SCÈNE IV.

ICILIUS, VIRGINIE, PLAUTIE, MÉNÈS, BARCÉ, DEUX FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

O toi, fille si chère!
Vous devenu mon fils, autre espoir de sa mère!
Tout est prêt : désormais rien ne peut différer
Le bonheur que pour vous j'aimois à préparer.
Il faut, pour l'achever sous les plus saints auspices,
Aux pieds des immortels en offrir les prémices.
Le temple vous attend : ces soins religieux
Vont à votre bonheur intéresser les dieux.
(*à Icilius.*) (*montrant sa fille.*)
Votre affranchi Ménès, et Barcé sa nourrice,
Vous conduiront tous deux au lieu du sacrifice.
Moi, dans quelques instants, j'irai me joindre à vous,
Et remettre ma fille aux mains de son époux.

ICILIUS.

Notre félicité va vous être commune.

C'est au cœur d'une mère une idée importune
Que de voir un enfant s'éloigner de ses bras :
Vous me donnez la vôtre et ne la perdez pas.
Non, aux yeux maternels elle n'est point ravie :
J'ai fixé près de vous ma demeure et ma vie ;
Par les mêmes liens nous sommes tous unis,
Et sans vous rien ôter l'hymen vous donne un fils.

VIRGINIE, *à Plautie.*

Combien à mon amour cette espérance est chère !
J'aimerai mon époux sous les yeux de ma mère !
Jugez si cet espoir a droit de me charmer :
Il ajoute au plaisir que je sens à l'aimer.

PLAUTIE.

Prends garde qu'aux autels portant un juste hommage,
D'un si doux avenir la trop flatteuse image
Te fasse oublier Rome en présence des dieux.
(*à tous deux.*)
Qu'ils entendent ce nom mêlé dans tous vos vœux.
Ah ! quand votre union sous leurs yeux se consomme,
Priez-les de finir l'esclavage de Rome,
Vous aimez la patrie, et ce grand sentiment
Jamais d'un cœur romain ne s'éloigne un moment.
Allez.

SCÈNE V.

PLAUTIE.

Sois satisfait de mon obéissance,
Cher époux ; quand mon cœur déplore ton absence,
Tes plus ardents souhaits vont du moins se remplir :
Tu presses cet hymen, ce jour va l'accomplir.
Enfin Icilius, appui de ta famille,
Adoré des Romains, ainsi que de ta fille,
Ce digne citoyen de ton choix honoré,
Va recevoir le prix qu'il avoit espéré :
Ton cœur à ses vertus dut cette préférence.
Tous deux vont être unis ; puisse cette assurance
Adoucir le regret d'avoir armé ton bras
Pour servir malgré toi des oppresseurs ingrats !
Tes enfants sont heureux, ton ame paternelle
Déja de leur bonheur devance la nouvelle.
On va te la porter : désormais leur amour
Ne forme plus qu'un vœu, celui de ton retour.
Et quel moment encor ma tendresse présage !...

SCÈNE VI.

PLAUTIE, MÉNÈS.

MÉNÈS.

Ah, madame!

PLAUTIE.

L'effroi se peint sur ton visage,
Ménès, quoi donc?

MÉNÈS.

O crime! ô comble de l'horreur!
Votre fille...

PLAUTIE.

Elle! eh bien?

MÉNÈS.

En sa noire fureur,
Un monstre, un artisan d'infames impostures,
A sur elle à mes yeux porté ses mains impures.

PLAUTIE.

Et qui? grands dieux! qui donc peut oser...?

MÉNÈS.

Claudius,
La nommant son esclave, invoquant Appius,
Veut, malgré son époux...

PLAUTIE.

Je ne puis plus t'entendre.
Ma fille!... Viens, suis-moi; je vole la défendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène, pendant cet acte et le suivant, est sous un portique du palais d'Appius. On voit au fond son tribunal.

SCÈNE I.

ICILIUS, VALÉRIUS.

ICILIUS.

C'est vous, Valérius, Romain trop généreux!
Qu'attendez-vous de moi dans ces moments affreux?
Songez en quel état Virginie et sa mère...

VALÉRIUS.

Le coup qui les accable a frappé Rome entière;
Leur intérêt m'amène. On m'a dit qu'Appius
Seul et dans le secret écoute Claudius,
Tandis que votre épouse est auprès de Plautie.
Je sens toute l'horreur dont votre ame est remplie.
Pardonnez à mon zèle, à mon empressement:
Pour être instruit de tout j'ai saisi ce moment.
Quel est cet attentat qui nous couvre de honte?
Parlez; aux sénateurs je dois en rendre compte.

ICILIUS.

Non, seigneur, l'imposture et la perversité
Par un coup plus hardi n'ont jamais éclaté:

D'une semblable audace il n'est aucun exemple.
Je suivois Virginie et marchois vers le temple :
Claudius tout-à-coup se présente à mes yeux ;
Il m'arrête, et, d'un geste et d'un cri furieux,
« Rends-moi, rends-moi, dit-il, mon bien que je réclame.
« Cette esclave jamais ne peut être ta femme.
« Esclave, suivez-moi, poursuit-il, » et soudain
Lève sur Virginie une insolente main.
Je le saisis lui-même, enflammé de furie.
Le peuple nous entoure, et le traître s'écrie :
« Romains, secourez-moi ; j'atteste devant vous
« La justice et les lois, qui sont faites pour tous.
« Je demande une esclave à son maître enlevée ;
« Elle naquit chez moi, sa naissance est prouvée ;
« Icilius s'oppose à de si justes droits.
« Devant le décemvir qu'on nous mène tous trois,
« Qu'il nous juge. » A ces mots, j'aperçois Virginie
Dans les bras de Barcé tombant évanouie.
Je l'appelle ; elle étoit sans voix, sans mouvement.
Peignez-vous mon état dans ce fatal moment ;
Concevez, s'il se peut, cette épreuve cruelle.
Je m'adresse à Ménès, mon affranchi fidèle.
« Cours, lui dis-je, à Plautie apprends ce que tu vois. »
Il vole, lui dit tout ; elle accourt. A sa voix,
Virginie ouvre enfin les yeux à la lumière.
Je console, encourage et la fille et la mère.
Tout le peuple à grands cris les pressoit, avec moi
D'aller au tribunal, où sans doute la loi
Les vengeroit bientôt de cet indigne outrage.
La foule à chaque instant croît sur notre passage,

Nous entraîne, nous porte au palais d'Appius.
Le décemvir paroît; à peine Claudius
A prononcé les mots de maître et d'esclavage,
La mère l'interrompt avec des cris de rage;
Et Virginie en pleurs semble être à tout moment
Prête de succomber à son saisissement.
Appius, affectant quelque pitié pour elle,
Feint qu'il veut ménager l'oreille maternelle.
Appelle Claudius, reçoit, loin de nos yeux,
De ce lâche imposteur le récit odieux;
Et tandis que ma main veut essuyer leurs larmes,
J'apprends que dans ces lieux, au bruit de tant d'alarmes,
Valérius m'attend près de ce tribunal,
Sous ce portique impie, aux Romains si fatal;
Et sans doute son cœur, dont je dois tout attendre,
Contre l'oppression est prêt à nous défendre.

VALÉRIUS.

D'un outrage inouï surpris et révolté,
J'ai voulu que par vous il me fût attesté.
J'ai rejeté d'abord l'indigne calomnie
Dont on flétrit en vain le sort de Virginie:
Le sang qui l'a formée est pur comme son cœur.
Mais comment du complot concevoir la noirceur?
Qui peut l'avoir ourdi? comment, sur quel indice,
Croyez-vous qu'Appius en puisse être complice?

ICILIUS.

En pouvez-vous douter? Quoi! ce vil Claudius,
Un citoyen sans nom, un client d'Appius,
Eût osé méditer cette fourbe insolente,
S'il n'étoit l'instrument d'une main plus puissante!

C'est celle d'Appius, j'en reconnois les coups :
Il me hait dès long-temps; ce cœur fier et jaloux
Se ressouvient toujours avec quelle constance
J'ai contre lui du peuple armé la résistance,
Lorsque mon tribunat, de nos lois le soutien,
Humilioit en lui l'orgueil patricien.
Mais il ne suffit pas de repousser l'injure;
Il faut, il faut punir le ministre parjure,
Aux passions d'un maître esclave assujetti.
En ce moment Ménès, par mon ordre parti,
Vole vers notre camp; et d'une telle offense
Bientôt Virginius vient demander vengeance.
Il faut que le coupable en ressente l'effet,
Et que le châtiment soit égal au forfait.

VALÉRIUS.

Appius à mes yeux est plus coupable encore,
Seigneur, et le sénat, que son nom déshonore,
Quoiqu'un puissant parti l'ose encor soutenir,
Ne voit plus qu'un tyran que nous devons punir.
Vous aviez mieux que moi connu son caractère;
Il a bravé nos lois, rebuté ma prière :
Le sénat désormais le traite en ennemi.
Rompons, rompons le joug dont Rome a trop gémi.
Du palais d'Appius ici quelqu'un s'avance.
Je vais employer tout pour sauver l'innocence.

(*Il sort.*)

ICILIUS.

Courons leur annoncer. Mais que vois-je?...

SCÈNE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE.

PLAUTIE.

Ah, seigneur!
Arrachez-nous, hélas! de ce lieu plein d'horreur.
Tant d'audace long-temps sera-t-elle impunie?
Je frémis de l'état où je vois Virginie :
Ils la feront mourir.

ICILIUS.

Rassurez-vous, croyez
Que de si justes pleurs peuvent être essuyés;
Et déja, comme moi ressentant notre injure,
Des secours du sénat Valérius m'assure:
Lui-même il est venu m'apporter cet espoir.
Croyez-vous qu'Appius, quel que soit son pouvoir,
Outrageant à ce point la plus pure innocence,
Ose de son client protéger l'insolence?
(*à Virginie.*)
Calmez-vous, chère épouse, il sera confondu.

VIRGINIE.

Eh! voilà donc ce jour par l'amour attendu!
Hélas! je le croyois le plus beau de ma vie.
Tristes pressentiments qui m'avez poursuivie!
Je n'osois les en croire; ils sont trop confirmés.

ICILIUS.

Ils seront démentis : je vis, et vous m'aimez.

L'innocence a ses droits; l'amour et son courage
Vont bientôt loin de nous détourner cet orage.
Voici le décemvir, dissipez cet effroi.

SCÈNE III.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, APPIUS, SEPTIME; DEUX LICTEURS, *au fond du théâtre.*

ICILIUS.

Jusques à quand, seigneur, la justice, la loi
Diffère-t-elle encor de punir l'imposture,
De venger hautement les droits de la nature?
D'un mensonge hardi l'absurde atrocité
Pourroit-elle un moment tromper votre équité?
Pourriez-vous balancer? Regardez Virgine;
Voyez à la beauté tant de noblesse unie:
Ce front, où la vertu brille de tant d'attraits,
D'une race servile offre-t-il quelques traits?
Faut-il que plus long-temps devant vous il rougisse?
Une mère, un époux, vous demandent justice.

APPIUS.

Je la dois faire à tous; et quoiqu'au fond du cœur
La pitié bien souvent condamne la rigueur,
Juge, comme la loi je dois être inflexible.
(*à Plautie.*)
Vous avez vu pourtant qu'à votre état sensible,
Autant que je l'ai pu, j'ai ménagé d'abord
De ce cœur maternel le douloureux transport;

Que j'ai de Claudius, dont l'aspect vous offense,
A vous, à Virginie, épargné la présence.
L'intérêt que son sexe ajoute à ses malheurs
N'a pas même besoin du charme de ses pleurs.
Mais c'est le devoir seul qu'ici je considère.
Claudius a subi mon examen sévère;
J'allois, n'en doutez point, venger avec éclat,
Même sur mon client, cet étrange attentat:
Mais, je vous porte, hélas! de cruelles blessures;
Il vient de me donner les preuves les plus sûres...

PLAUTIE.

Comment?

VIRGINIE.

Qu'entends-je! ô ciel!

ICILIUS.

Des preuves! lui! grands dieux!

APPIUS.

Des témoins non suspects, par de libres aveux,
Confirment son récit...

PLAUTIE.

Leur impudence extrême...

APPIUS.

De Virginie enfin la nourrice elle-même...

PLAUTIE.

Barcé?...

APPIUS.

Vient d'avouer l'échange criminel
Qui creusa sous vos pas ce piége si cruel.
Votre fille en ses bras par la mort fut frappée;
Elle en offrit une autre à votre amour trompée,

De qui la mère alors servoit chez Claudius.
Cette esclave a tout dit.

VIRGINIE.

Ma mère! Icilius!
Est-il vrai? Que deviens-je! O destinée affreuse!
Ai-je donc mérité d'être si malheureuse?

PLAUTIE.

L'étonnement, l'horreur et la rage à-la-fois
Ont troublé ma raison, ont étouffé ma voix.
Quoi! l'on ose...! Ah, ma fille!

VIRGINIE.

Hélas! la suis-je encore

PLAUTIE.

Si tu l'es! Vainement des traîtres que j'abhorre,
Des monstres...

APPIUS.

Votre amour veut en vain s'abuser:
A de pareils témoins que peut-on opposer?

PLAUTIE.

A l'audace du crime et de la calomnie
Ce que j'oppose, ô ciel! Mon cœur et Virginie,
Les cris du désespoir en mon ame élevés,
Et d'indignation tous mes sens soulevés;
Ses larmes, mes transports, et ce grand caractère
Que la nature imprime aux douleurs d'une mère,
Ce sentiment sublime, invincible, éternel,
Qui n'a jamais menti dans un cœur maternel.
Et que m'importe à moi qu'à force d'artifice
On ait pu cimenter tout ce vil édifice
De mensonge, de fraude et de perversité?

Qu'à force de bassesse et de cupidité,
Celle qui de son lait nourrit jadis ma fille
Porte aujourd'hui l'horreur au sein de ma famille?
Dans un complot infame ils peuvent tous tremper;
Tous on peut les séduire, ils peuvent tous tromper.
Mais moi, mais moi! jamais... je le sens, je suis mère;
C'est ma fille, c'est elle... Ah! d'une enfant si chère,
Dans mon sein déchiré, je ressens les douleurs;
Oui, c'est mon sang qui crie et répond à ses pleurs.
Et l'on pourroit douter!... Qu'ils paroissent, qu'ils viennent
Ces monstres imposteurs! Qu'à mes yeux ils soutiennent
Les mensonges qu'en vain l'on pense garantir;
Qu'ils bravent une mère, et l'osent démentir!

APPIUS.

Madame, j'y consens: votre demande est juste.
C'est à ce tribunal, sous ce portique auguste,
Qu'Appius, exerçant le plus beau de ses droits,
Rend justice aux Romains gouvernés par ses lois;
Et, dût leur équité vous devenir contraire,
D'un devoir si sacré rien ne peut me distraire.
Claudius comme vous a droit de m'en presser,
Madame; il va paroître, et je vais prononcer.

ICILIUS.

(*à Plautie, à part.*)

Prononcer! Non, seigneur. Vous vous perdez, madame;
C'est un complot formé, j'en reconnois la trame.

(*à Appius.*)

Laissez-moi lui parler. Quoi donc! oubliez-vous
Que son père est absent et qu'il combat pour nous?
Jugerez-vous la fille en l'absence du père?

Un intérêt si grand commande qu'on diffère.
Que seroit donc, grands dieux! un citoyen romain,
Si, tandis que l'état ailleurs arme sa main,
On pouvoit décider du sort de sa famille,
Déshonorer son sang, et lui ravir sa fille?
Sous ces lois qu'Appius nous vante à tout moment
Serions-nous donc réduits à tant d'abaissement?
Quoi que sur Virginie on ose ici prétendre,
Qu'on appelle son père, il viendra la défendre.
Il est au mont Algide; et du péril instruit
Il peut dans nos remparts entrer dès cette nuit.
C'est lui qui de sa fille est l'appui nécessaire,
Lui qui de Claudius est le juste adversaire;
Lui qui peut le confondre, et percer d'un œil sûr
Les noires profondeurs de ce complot obscur,
Rassurer l'innocence et lui prêter des armes;
Et l'amour maternel, hélas! n'a que des larmes.
Je parle au nom d'un père, et jure qu'aujourd'hui
Je ne souffrirai point qu'on prononce sans lui.

APPIUS.

Icilius oublie, en tenant ce langage,
Qu'il offense un pouvoir dont je sais faire usage,
Et que c'est à moi seul de régler à mon choix
L'instant de faire agir l'autorité des lois.
Mais puisqu'il s'est armé d'un nom que je révère,
Qu'il atteste les droits d'un citoyen, d'un père,
Ces droits dont les Romains m'ont fait le protecteur:
Autant il a voulu déployer de hauteur,
Autant je veux montrer d'égards et d'indulgence:
Oui, de Virginius j'attendrai la présence,

Quoique dès ce moment je sois assez instruit
Pour que de ces délais je n'espère aucun fruit.
On connoîtra du moins l'équité qui me guide.
Le chemin n'est pas long jusques au mont Algide.

(*Il lui parle bas au fond du théâtre.*)

Septime, écoutez-moi... Vous m'avez entendu;
Volez, et qu'à nos chefs cet ordre soit rendu.

(*Septime sort.*)

Jusque-là Virginie ici sera gardée.

VIRGINIE.

Qui? moi! de tant d'horreurs en ces lieux obsédée,
Parmi mes ennemis demeurer plus long-temps!

ICILIUS.

Ce n'est donc point assez des affronts éclatants
Qu'a déja trop soufferts la timide innocence?
Vous voulez voir ses pleurs! Quelle injuste puissance
Défend à Virginie, en un jour si cruel,
De cacher ses douleurs sous le toit paternel?

PLAUTIE.

Ah, ma fille! jamais de mes bras enlevée...

APPIUS.

Non, d'un aspect si cher vous n'êtes point privée.
Mais la loi doit veiller aux intérêts de tous:
Si j'en suspends l'effet et l'adoucis pour vous,
Je ne souffrirai point qu'Icilius me brave,
Qu'il puisse à Claudius dérober son esclave.
En un mot, je le veux, et vous savez, je crois,
Qu'elle est en ce palais sous la garde des lois.

ICILIUS.

Sous la mienne du moins, sous celle de sa mère:

Virginie est à moi, j'en réponds à son père.
(*à Plautie.*)
Venez, venez, madame, et reprenez l'espoir.
Fléchissez un moment sous l'abus du pouvoir.
Bientôt Virginius vole à votre défense :
Le crime, croyez-moi, doit craindre sa présence.
Songez que votre fille est toujours sous vos yeux ;
(*à Appius.*)
Et vous, qu'Icilius veille sur toutes deux.

SCÈNE IV.

APPIUS, *seul;* LICTEURS, *dans le fond.*

APPIUS.

Va, tu n'as pas long-temps à t'en vanter encore.
Rival audacieux, ennemi que j'abhorre!
Vainement ton courroux attend Virginius :
J'ai fait passer au camp mes ordres absolus;
On va le retenir. Dans la même journée,
Je verrai Virginie à mon joug enchaînée,
Mon amour triomphant, mon pouvoir affermi.

SCÈNE V.

APPIUS, SPURIUS; LICTEURS, *dans le fond.*

APPIUS.

Approche, d'Appius le collègue et l'ami,
Fidèle Spurius : à mes vœux tout succède ;
Encor quelques instants, et mon amour possède

Le seul bien qui manquoit à ce cœur enflammé.
Ce cœur ambitieux, qui n'avoit rien aimé,
Avec tant de fureur brûle pour Virginie
Que sans elle je hais et mon rang et la vie;
Elle doit être à moi. Rome n'a point encor
Enfermé dans ses murs de plus rare trésor.
Ah! pour rompre les nœuds de son hymen funeste,
Pour l'arracher ici des mains que je déteste,
Toi seul le sais, combien ai-je tenté d'efforts,
Combien imaginé de pièges, de ressorts,
Cachant toujours la main qui devoit les conduire!
L'amour peut tout oser, et l'or peut tout séduire.
Claudius et Barcé ne peuvent désormais
Revenir sur leurs pas sans se perdre à jamais,
Et leur fidélité captive, assujettie,
Par leurs propres périls m'est trop bien garantie.

SPURIUS.

Il est vrai; mais l'horreur est dans tous les esprits,
Et peut-être, seigneur, on a trop entrepris.
C'est votre intérêt seul qui m'anime et m'éclaire;
Vous connoissez pour vous mon dévouement sincère.
Je vous dois tout; je sais que la main d'Appius
Au rang de décemvir a porté Spurius:
Revêtus d'un pouvoir dont Rome est effrayée,
Trop sûrs que leur fortune à la vôtre est liée,
Vos collègues en tout vous doivent leur appui.
Nos dangers sont communs, et je vois qu'aujourd'hui
Un si terrible éclat remplit les cœurs d'alarmes.
On s'intéresse au sort d'une famille en larmes;
On la plaint, on murmure...

APPIUS.

Et tu crains les clameurs
D'une foule tremblante à l'aspect des licteurs!
Qu'importe un vain courroux qui ne peut nous atteindre
Va, le peuple, sans chef, ne fut jamais à craindre.
L'autorité, la force est toute dans nos mains;
La loi, ce nom si grand, sacré chez les Romais,
Éléve autour de nous un rempart qu'on révère.
Ah! s'il n'en eût fallu respecter la barrière,
Oui, malgré la hauteur d'un cœur tel que le mien,
Nourri de tout l'orgueil du sang patricien,
Appius eût flétri son rang et sa famille,
Et d'un vil plébéien eût demandé la fille.
J'en rougis. Mais des lois le pouvoir souverain,
Que le décemvirat a gravé sur l'airain,
Défendoit cet hymen, et parmi nous condamne
Du peuple avec les grands l'alliance profane.
Je vis Icilius, ce tribun sourcilleux,
D'Appius en tout temps concurrent orgueilleux,
Dont Rome libre encore adora le génie,
Lui que je hais autant que j'aime Virginie,
Je le vis, s'enivrant d'un triomphe assuré,
Prêt à ravir l'objet dans mon cœur adoré.
Je jurai de briser cette odieuse chaîne,
Et mon amour s'accrut, attisé par la haine;
D'autant plus furieux qu'il faut le renfermer,
Que même en ce moment, forcé de l'opprimer,
Je détournois mes yeux attirés par ses charmes,
Et sans cesse tremblois de regarder ses larmes.
Mais l'instant n'est pas loin où ce cœur déchiré

Est de tant de contrainte à jamais délivré.
Ce jour, ce jour passé, d'elle enfin je dispose:
Elle est à mon client; et penses-tu qu'elle ose,
Esclave abandonnée aux fers de Claudius,
Opposer un refus à l'amour d'Appius?

SPURIUS.

Je dois vous l'avouer: je crains sur-tout son père,
Cette austère fierté, ce mâle caractère.
Au bruit d'un tel danger que n'osera-t-il pas?

APPIUS.

Mes collègues au camp arrêteront ses pas:
Septime va porter cet ordre nécessaire.

SPURIUS.

Et croyez-vous, seigneur, qu'un si grand adversaire
Soit parmi les soldats moins à craindre pour nous?
Le camp va retentir des cris de son courroux.
Quel pouvoir retiendroit la nature captive?
La haine autour de nous éveillée, attentive,
N'attend, vous le savez, que l'instant d'éclater.
Impatient du joug qu'il fit long-temps porter,
Le sénat, frémissant de colère et de honte,
Veut de notre pouvoir nous redemander compte:
Déja les plus hardis, qu'il faudroit contenir,
Ont chez Valérius osé se réunir.

APPIUS.

Il a fait plus encore, et chez moi son audace
M'a tantôt du sénat apporté la menace.
Ce corps ambitieux, qui doit dans Appius
Haïr l'autorité que lui-même il n'a plus,
A cru pouvoir sur moi réclamer quelque empire,

Comme si j'ignorois l'intérêt qui l'inspire,
Comme si j'oubliois que son plus grand appui,
Mon père, fut jadis abandonné par lui.
Ce grand homme opprimé, cette illustre victime,
Qui devoit en attendre un secours légitime,
Aux tribuns furieux vit soumettre son sort,
Et ne leur échappa qu'en se donnant la mort.
Ah! je hais à-la-fois et ce sénat perfide,
Traître envers ses soutiens, du pouvoir seul avide.
Et d'un peuple inquiet l'indocile fureur :
Tous deux également ils me sont en horreur.
De leurs divisions ma grandeur est l'ouvrage,
Ils se sont imposé le joug de l'esclavage;
Ils m'ont mis dans mon rang, je dois m'y maintenir
S'ils n'ont su commander, qu'ils sachent obéir.
Leur haine me menace, et la mienne les brave.
Il faut être, crois-moi, leur maître ou leur esclave :
Mon cœur sur un tel choix n'a jamais hésité.
Non, je ne perdrai pas ce qui m'a tant coûté.
La vengeance, l'amour, l'empire, et Virginie,
Voilà les droits, les biens où j'attache ma vie;
Et si tu me connois, ami, peux-tu penser
Que jamais Appius y puisse renoncer?

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ICILIUS.

Oui, je l'ai démêlé ce cœur sombre et féroce;
Oui, l'amour y domine et le rend plus atroce.
Peut-être à d'autres yeux il pouvoit échapper;
Mais les yeux d'un amant ne sauroient s'y tromper:
J'ai tout vu, j'ai surpris ses secrets dans son ame.
Voilà, voilà le nœud de cette horrible trame:
Ces témoins subornés, par avance séduits,
Ces mystères du crime, avec tant d'art conduits,
Sont de la passion le ténébreux ouvrage;
Elle croit, unissant l'artifice à la rage,
Se cacher dans la nuit de ses affreux projets:
L'amour au cœur d'un monstre enfante les forfaits.
Il faut déconcerter les ressorts qu'il invente,
Apporter dans cette ame un jour qui l'épouvante.
En vain à tous les yeux il se croit dérobé,
Et le crime frémit quand son masque est tombé.
Le péril est pressant, l'attentat est horrible:
Il faut risquer ici l'éclat le plus terrible.
Peut-être qu'aux Romains, trop lents à s'émouvoir,
Ce jour va révéler leurs droits et leur devoir,

Au décemvir sa honte et son ignominie.
Il nous croit subjugués par son puissant génie;
Législateur superbe, il pense qu'aujourd'hui
Le respect pour ses lois s'étendra jusqu'à lui.
Qu'il apprenne de moi la vérité sévère,
Et ce que Rome pense, et ce qu'elle peut faire.
Je puis périr sans doute en osant le braver;
Mais c'est en risquant tout que l'on peut tout sauver.
Nature, hymen, amour, ô droit sacré de l'homme!
O sainte liberté, divinité de Rome!
Vous remplissez ce cœur, incapable d'effroi;
Et je sens qu'Appius peut trembler devant moi.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ICILIUS, APPIUS, SPURIUS; LICTEURS, *au fond du théâtre.*

APPIUS, *à Spurius, dans l'enfoncement.*

Tu vois la fureur qui l'agite.
Je veux en l'écoutant juger ce qu'il médite.
La bouillante colère est prompte à se trahir;
Laissons-la s'exhaler, afin de la punir.
Laisse-nous.

(*Spurius sort.*)

ICILIUS, *à part.*

Quel orgueil est peint sur son visage!

APPIUS.

Eh bien! de mon pouvoir quand je suspends l'usage,

Qu'est-ce qu'Icilius peut encore espérer?
Quelle grace nouvelle ose-t-il implorer?

ICILIUS.

Une grace! Ce mot est fait pour le coupable,
Et non pour un Romain à vos yeux respectable,
Un magistrat chéri de ses concitoyens,
Qui sut venger leurs droits, et soutiendra les siens.

APRIUS.

Je vois qu'Icilius, que le joug importune,
Croit encore tonner du haut de la tribune;
Qu'il voudroit être encor ce tribun factieux,
De la division moteur séditieux,
Puissant par la discorde, et grand par l'anarchie,
Dont, graces à nos lois, Rome s'est affranchie;
Qu'il voit d'un œil jaloux le bien qu'il n'a pas fait.
Mais Rome, malgré lui, nous doit ce grand bienfait
De l'ordre rétabli, de l'union publique...

ICILIUS.

Laissez de ces grands noms le faste chimérique,
Ici bien vainement à toute heure étalé:
Les mots ne sont plus rien quand les faits ont parlé.
Et qu'est-ce donc enfin que les lois les plus belles,
Si le législateur se met au-dessus d'elles?
O fruit de vos travaux, bien précieux, bien doux:
Pour nous l'obéissance, et l'empire pour vous!
Croyez-vous de ses droits Rome si mal instruite,
Et dans tous les esprits la vérité détruite?
Croit-on l'anéantir en étouffant sa voix?
Non; elle parle encore et crie au nom des lois:
Elles ne seront pas vainement invoquées.

Pour vous, comme pour nous, les limites marquées
Sont le rempart sacré, sont l'écueil éternel
Où viendra se briser tout pouvoir criminel.
Aveugles décemvirs, que votre ame est trompée!
Quelle place en nos cœurs vous auriez occupée,
Si, lorsque votre ouvrage à son terme est venu,
Contents de cet honneur par vos soins obtenu,
Contents d'avoir assis sur un juste équilibre
Les pouvoirs partagés, ressorts d'un état libre,
Vous eussiez, déposant la pompe des faisceaux,
Descendu noblement au rang de vos égaux,
Sans prétendre de nous un plus digne salaire
Que d'obéir aux lois que vous veniez de faire!
Qu'alors vous étiez chers à vos concitoyens!
Que vous deveniez grands à leurs yeux comme aux miens
Combien votre mémoire eût été révérée!
Mais ces touchants attraits d'une gloire épurée
Au despotique orgueil sont trop indifférents;
Ce sont là des plaisirs inconnus aux tyrans.

APPIUS.

Quoi! nous aurions compté sur la reconnoissance
D'un peuple que toujours trompa son inconstance:
Qui chérit ses flatteurs, et qui hait son appui;
Qu'enfin l'on est forcé de servir malgré lui!
Les salutaires lois que nous avons dictées
Ne pouvoient que par nous être bien cimentées.
Quand il en sera temps, nous saurons renoncer
A cette autorité qu'il nous faut exercer.
Ses effets jusqu'ici n'ont rien dont je rougisse;
Par-tout régne le calme; et la paix protectrice

Pour la première fois habite en nos remparts.
Rome enfin a cessé de voir le champ de Mars,
De la sédition tumultueux théâtre,
Étaler des partis la lutte opiniâtre.
Il falloit terminer ces débats odieux.

ICILIUS.

Des oppresseurs adroits langage insidieux,
Qui ne séduit que trop la foiblesse indolente!
La liberté, sans doute, est souvent turbulente:
C'est en la disputant qu'on peut la maintenir.
Un sujet a tout fait quand il sait obéir;
Il suffit d'être vil pour savoir être esclave.
Le citoyen doit être et vigilant et brave.
Tout s'achéte en un mot; et le plus précieux,
Le plus cher des présents que nous ont faits les dieux,
La liberté, toujours aux peuples enviée,
Pourroit de quelques soins paroître trop payée!
Il faudra des tyrans en croire les discours!
Qui ne les connoît pas? Ils appellent toujours
Du nom d'ordre et de paix l'autorité sans borne,
Le dévouement muet, la servitude morne;
Et décorent ainsi des titres les plus beaux
Le silence des morts et la paix des tombeaux.
Cette paix cependant peut les tromper eux-mêmes:
Tranquilles, et du haut de leurs grandeurs suprêmes,
Croyant éterniser un stupide sommeil,
Ils ne pressentent pas le moment du réveil.
Ce réveil, c'est la foudre.

APPIUS.

Et l'on croit sur nos têtes.

Faire éclater bientôt ces soudaines tempêtes?...
J'entends; Icilius daigne enfin m'avertir
Des dangers dont ici l'on veut nous investir;
Il vient sur Appius essayer la menace.
J'ignore quel espoir peut fonder tant d'audace;
Je lui dirai pourtant, pour prix de ses conseils,
Que nous ne redoutons ni lui ni ses pareils;
Qu'à respecter nos droits s'il ne peut se contraindre,
Il en est un du moins que peut-être il doit craindre.
La force; et contre lui justement exercé....

ICILIUS.

La force n'est un droit qu'aux yeux de l'insensé,
Qui ne se souvient pas qu'en suivant sa maxime
On peut du même droit le rendre la victime.
La force!... Et qui t'a dit que tu l'aurois toujours?
Que dis-je? est-elle à toi? Compte tous les secours
Qui fondent un moment cette force empruntée.
C'est pour un autre emploi qu'elle te fut prêtée.
Ce sont les bras d'autrui qui te font tout-puissant;
Tu diriges d'un mot leur glaive obéissant;
A leur devoir encore ils pensent satisfaire:
Mais qu'ils ouvrent les yeux, qu'un moment les éclaire,
Et l'oppresseur si fier va voir au même instant
Sa solitude affreuse ou plutôt son néant.
Ce maître impérieux n'est plus qu'un vil coupable;
Il invoquoit la force, et la force l'accable;
D'autant plus malheureux quand son règne est passé,
Que sur son propre sort lui-même a prononcé,
Que rien en sa faveur ne peut se faire entendre,
Et qu'à la pitié même il ne peut plus prétendre.

La vengeance publique insulte à son trépas;
Et mourant dans la fange, on ne le plaindra pas.
Voilà ce qu'est la force; apprends qu'il n'en est qu'une
A l'abri des revers, la volonté commune.
C'est elle qui peut tout sous le saint nom de loi,
Qui fait les magistrats, qui légitime un roi.
Son principe est sacré, c'est la justice même
Qu'au fond de tous les cœurs grava l'Être suprême;
Elle unit les mortels, tous égaux à ses yeux.
L'erreur fit les tyrans, et la loi vient des cieux.

APPIUS.

J'ai voulu jusqu'au bout me forcer à t'entendre,
Et voir enfin de toi ce que je dois attendre.
C'est assez, et ton cœur a parlé sans détour.
Je le croyois rempli des soins de son amour;
J'ai cru que le péril qui devant moi l'amène
Devoit seul...

ICILIUS.

Va, jamais dans une ame romaine,
De l'amour, de l'hymen, le plus tendre lien
Ne peut faire oublier les droits de citoyen.
Tous ces nœuds réunis forment la même chaîne;
Ils sont de mes devoirs la règle souveraine;
Et je viens en leur nom dévoiler la noirceur
D'un traître, de nos droits criminel oppresseur,
Qui, s'armant contre nous des traits de l'imposture,
Outrage impunément l'hymen et la nature.

APPIUS.

Un trop grand intérêt doit vous rendre suspect:
Un amant emporté qui, même à mon aspect,

Veut résister aux lois, alors qu'on les réclame,
Et contre Claudius....

ICILIUS.

Qui? cet agent infame,
Du plus lâche complot le plus lâche instrument,
Et trop indigne objet de mon ressentiment?
Non, ce n'est pas à lui que mon courroux s'adresse;
Je l'aperçois à peine au sein de sa bassesse.
Mais je distingue ailleurs, dans un projet si noir,
Non moins de perfidie et bien plus de pouvoir.
Je sais tout, je vois tout : la main qui nous accable,
L'attentat que l'on ose est d'un plus grand coupable,
D'un ennemi puissant qui veut cacher ses coups,
Que je puis démasquer; un autre...

APPIUS.

Et qui donc?

ICILIUS.

Vous,
Vous qui, conduisant seul cette trame impunie,
Du plus honteux amour brûlez pour Virginie.

APPIUS, *troublé.*

Moi !

ICILIUS.

Vous-même; et ce front où se peint la terreur,
Où la confusion se mêle à la fureur,
Ce front qui vous accuse, et même ce silence,
Commandé par le trouble et par la conscience,
Tous ces aveux muets ont trop manifesté
Le crime qui rougit devant la vérité.

APPIUS.

J'ai dû rougir du moins de cet indigne outrage,
De l'excès où s'emporte une insolente rage,
Qu'une prompte justice eût déja su punir,
Si je n'avois encor daigné me souvenir
Que cet Icilius, qui se rend si coupable,
Fut long-temps revêtu d'un titre inviolable.
Sans ce dernier égard qui coûte à ma fierté,
Il eût senti le poids de mon autorité:
Son audace l'irrite, et ma bonté l'enchaîne.
Qu'il juge à cet effort, malgré toute sa haine,
Si l'absolu pouvoir, déposé dans ma main,
Sait encor révérer les droits du nom romain;
Et que, de ses transports domptant la violence,
Il respecte dans moi les lois et leur puissance.

ICILIUS.

Vous attestez les lois, vous qui les profanez!
Qui malgré Rome entière aujourd'hui retenez
Un pouvoir dont ces lois ont borné la durée!
Une juste puissance à mes yeux est sacrée;
La vôtre ne l'est plus, la vôtre a dû finir;
Elle peut opprimer, et ne sauroit punir.

APPIUS.

Elle peut à l'instant assurer ma vengeance;
Je sais la rendre au moins terrible à qui m'offense.
Craignez-en les effets.

ICILIUS.

J'ose en braver les coups:
Je suis Romain; ici je ne vois plus en vous

Qu'Appius ravisseur, Appius sacrilége,
Complice détesté d'un fourbe qu'il protége.

APPIUS.

C'en est trop, téméraire, et bientôt dans les fers...

ICILIUS.

Comble sur moi l'horreur de tes complots pervers,
Appelle contre moi tes lâches satellites;
Mais toi-même....

APPIUS.

Je sais tout ce que tu médites;
Je sais trop que ta haine et ton ambition
Ne respirent que trouble et que sédition.
Mais je te préviendrai, je me ferai justice;
Tu l'as trop mérité. Licteurs, qu'on le saisisse,
Lui-même, Icilius.

(*Les licteurs l'environnent.*)

ICILIUS.

Et c'est où je t'attends.
Montre-toi tout entier, Appius: il est temps
De montrer aux Romains tout ce qu'on leur prépare,
Et de les révolter contre un joug si barbare.
Ils sauront mettre un terme à tant d'impunité.
Si Lucrèce aux Romains rendit la liberté,
Les fers d'Icilius, l'affront de Virginie,
Pourront des décemvirs finir la tyrannie.

(*Il sort.*)

APPIUS.

Allez, qu'à la prison l'on entraîne ses pas.

SCÈNE III.

APPIUS.

De tes emportements je crains peu les éclats:
Sois sûr que ta fureur à toi seul est funeste;
Je perdrai le rival que mon amour déteste:
Cet amour dans mon cœur me demandoit ta mort;
Tu m'en as fait rougir; c'est l'arrêt de ton sort.
La prison et la nuit couvriront ma vengeance.
Qu'un exemple effrayant cimente ma puissance,
Et que les plus hardis tremblent de m'irriter.

SCÈNE IV.

APPIUS, PLAUTIE.

PLAUTIE.

Qu'ai-je appris? qu'ai-je vu? qu'ose-t-on attenter?
Icilius aux fers! Ta cruauté jalouse
Enchaîne un citoyen réclamant son épouse,
Un Romain, un tribun justement révéré,
Et dont le caractère en ces murs fut sacré!
Ma fille, dans les bras de ses femmes tremblantes,
En vain élève au ciel ses plaintes innocentes:
Son époux à mes yeux traîné par les licteurs...

APPIUS.

Je devois réprimer ses coupables hauteurs;
Et menacé par lui d'une révolte ouverte...

PLAUTIE.

Ah! de tous tes desseins la trame est découverte;
Lui-même m'a tout dit, et tout est pénétré.
Tu pensois, sous l'abri d'un pouvoir abhorré,
Déshonorer ma fille et consommer ton crime,
D'un détestable amour la rendre la victime:
Et mon cœur, soulevé de cet excès d'horreur,
A droit de t'accabler de toute sa fureur;
Je veux, à tous les yeux montrant ton ame impure,
Effrayer un tyran des cris de la nature.

APPIUS.

Appius contre vous dédaigne de sévir,
Madame; mais songez...

PLAUTIE.

Prends garde, décemvir;
Tu n'as pas bien connu le pas où tu t'engages.
Attaquer dans nos bras de si précieux gages,
Ces droits si chers du sang et de l'humanité,
Tyran, c'est nous ravir plus que la liberté.
Rome a pu trop long-temps voir la sienne asservie,
Voir sous un joug affreux nos biens et notre vie.
Mais qu'au moins sous tes lois, qui nous ont tout ôté,
L'innocence, l'honneur puisse être en sûreté;
Ou ce peuple guerrier qu'enferme ces murailles,
Quiconque a des enfants, un cœur et des entrailles,
Devient ton ennemi dans des périls si grands,
Et la nature encor peut plus que les tyrans.

APPIUS.

Eh bien! puisqu'à ce point ma puissance offensée...

SCÈNE V.

APPIUS, PLAUTIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, d'Icilius la prison est forcée.
Le peuple, lui formant de nombreux défenseurs,
A brisé les faisceaux, repoussé les licteurs :
Il a fallu céder à cette aveugle rage.
Le tumulte s'accroît; et si, dans cet orage,
Vous n'opposez la force aux mutins enhardis,
Bientôt les décemvirs cessent d'être obéis.

APPIUS.

J'ai de quoi réprimer une foule rebelle,
Et je n'ai point appris à trembler devant elle.
Je vais dans un moment, malgré ces vains complots,
D'un courroux passager faire tomber les flots.
Qu'à ta voix nos soldats viennent ici se rendre;
Va, que du capitole on les fasse descendre,
Et je leur porterai mes ordres absolus.
Les Romains mutinés connoîtront Appius.
Va.

(*Le chef des licteurs sort.*)

PLAUTIE.

Tourne contre nous, au gré de ta furie,
Les glaives destinés à servir la patrie;
Impose par la force aux Romains étonnés,
Et poursuis jusqu'au bout tes projets forcenés.
Le ciel les confondra : va, j'attends sa vengeance;

Ou s'il pouvoit jamais, trompant mon espérance,
Abandonner ma fille à tes noirs attentats,
Il faut auparavant m'immoler dans ses bras.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

APPIUS.

Moi, je redouterois une foule inconstante,
Que toujours du pouvoir l'appareil épouvante,
Et dont l'ardeur s'exhale en éclats d'un moment!
Odieux ennemi, non, Rome vainement
S'oppose à ma fureur à te perdre animée :
Ma haine en est plus forte, et sera mieux armée.
On fait en ta faveur un inutile effort :
Qui brave les faisceaux craint le fer et la mort.
Je sens à tous moments dans cette ame ulcérée
S'accroître les fureurs dont elle est dévorée.
Le jour fuit, et déja de ses voiles obscurs
La nuit...

SCÈNE VII.

APPIUS, SPURIUS.

SPURIUS.

Virginius revole vers ces murs;
Septime près du camp l'a trouvé sur sa route.

APPIUS.

Mon ordre...

SPURIUS.

Un autre avis l'a prévenu, sans doute.
Septime est revenu pour vous en avertir.
Appius à me croire auroit pu consentir;
Il eût pu ce matin détourner la tempête
Que chaque instant amasse et grossit sur sa tête.
Contre tant d'ennemis...

APPIUS.

Je pourrois leur céder!
Quiconque peut fléchir ne sait pas commander.

SPURIUS.

Le danger doit du moins conseiller la prudence.
Vous voyez de ce peuple où va la violence:
La crainte, le respect, ne le retiennent plus;
Et fier d'avoir brisé les fers d'Icilius,
Plus fort sous un tel chef, il éclate, il menace.
Jusque dans ce palais peut-être son audace
Eût porté la révolte et la sédition,
Sans la terreur qu'à Rome inspire votre nom.
Mais qui sait si ce frein peut long-temps les contraindre?
Le sénat ennemi, pour nous non moins à craindre,
Trop jaloux d'un pouvoir qu'il voudroit ébranler,
Au temple de Vesta parle de s'assembler.
Prévenez ses desseins, tout vous en sollicite.
Ordonnez, Claudius renonce à sa poursuite,
Et, s'avouant trompé, ne s'obstinera pas...

APPIUS.

Après ce que j'ai fait, moi reculer d'un pas!
Qui? moi! voir triompher le rival qui m'outrage!
Ah! cette seule idée a redoublé ma rage:

L'obstacle, le péril ne sert qu'à l'irriter.
Au cours de nos destins laissons-nous emporter;
Ne t'exagère plus une crainte frivole;
Viens, ce corps de soldats qui veille au capitole,
Descendu dans la ville, y portera l'effroi.
Marchons au-devant d'eux; viens, te dis-je, suis-moi.
Préparons tout; je veux, au retour de l'aurore,
Je veux, sur l'ennemi qui me résiste encore,
Assouvir un courroux que l'on prend soin d'aigrir.
Lui ravir ce que j'aime, et régner ou périr.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est, comme au premier acte, dans la maison de Virginius, et se passe dans la nuit.

SCÈNE I.

ICILIUS, PLAUTIE, *portant* VIRGINIE *entre leurs bras: elle est évanouie. On la pose sur un siége;* FEMMES SUIVANTES, ROMAINS; ESCLAVES *avec des flambeaux.*

PLAUTIE.

Ah, ma fille! ah, grands dieux! ma chère Virginie,
Entends, entends ma voix, et reviens à la vie!

ICILIUS.

Ses sens de tant d'effroi sont encore saisis;
(*aux Romains.*)
Nos soins vont la calmer. O généreux amis,
Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnoissance!
Votre zèle intrépide a pris notre défense:
Virginie, arrachée à ce lieu criminel,
Retrouve, grace à vous, le foyer paternel.
Mais vous voyez, hélas! quel trouble la déchire.
Allez, de tant d'assauts souffrez qu'elle respire,
Qu'elle revienne enfin de son saisissement.

Près d'elle nos secours s'empressent vainement,
Si ce tumulte affreux, dans l'horreur qui la presse,
Effrayoit plus long-temps sa timide foiblesse.
Nos malheurs sont des droits à vos bienfaits nouveaux:
(*Ils se retirent.*)
J'ose encore y compter. Écartez ces flambeaux.
(*Ils s'éloignent.*)
Esclaves, laissez-nous. Virginie!... Ah, madame!
Tant de coups redoublés ont accablé son ame...
Mais j'apercois Ménès, et les dieux l'ont conduit.

SCÈNE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FEMMES SUIVANTES, MÉNÈS; *et, un moment après,* VIRGINIUS, *en habit de guerre.*

MÉNÈS.

Ils nous ont exancés : Virginius me suit.

PLAUTIE.

Mon époux! ah! reviens, viens secourir ta fille.

VIRGINIUS.

En quel état, ô ciel, je revois ma famille!
Virginie!

VIRGINIE, *revenant à elle par degrés. Elle aperçoit son père, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Ah!... Mon père! est-il vrai? Juste ciel!

PLAUTIE.

Chère enfant, sors enfin de ce trouble mortel.

VIRGINIUS.

Ma fille!

VIRGINIE.

Rappelez ma raison confondue.
Mon père, quel pouvoir à vos bras m'a rendue?
Qui m'a pu dérober à tant d'objets affreux?
Hélas! je crois sortir d'un songe douloureux.

ICILIUS.

De ce palais impur mon bras t'a retirée.

VIRGINIE.

Icilius, c'est toi, toi qui m'as délivrée!
Ne reverrai-je plus ces farouches licteurs,
Ces ennemis pervers, ces monstres imposteurs,
Ce traître Claudius, ce tribunal horrible,
Cet Appius encore à mes yeux plus terrible?

VIGINIUS.

Tu vois Virginius, tu vois ton père.

VIRGINIE.

Hélas!
Que cet instant m'est doux! serrez-moi dans vos bras;
Pressez sur votre sein ce cœur tendre et fidèle;
Sentez-le palpiter sous la main paternelle.
Et savez-vous quels maux dans ce cœur désolé...?

VIRGINIUS.

Ménès m'a tout appris; j'ai couru, j'ai volé.
Je rentrois dans ces murs, tout plein de mon outrage.
Tout ce qui devant moi s'offre sur mon passage
Me frappe à chaque instant d'une nouvelle horreur;
La nuit qui m'environne augmente ma terreur.
Un bruit tumultueux, les flambeaux et les armes,
Le désordre, les cris, le trouble et les alarmes
Me suivent dans ces lieux, au pied de ces autels,

Au sein de mes foyers, où les dieux immortels
Attendoient les serments du plus saint hyménée.
Hier, hier encor j'ai cru cette journée
Celle de ton bonheur, de ma félicité;
Et pour premier objet à mes yeux présenté,
Je revois dans les pleurs une fille si chère,
Et, prête à succomber dans les bras de sa mère!
Suis-je dans Rome, ô ciel! et suis-je encor Romain?
Est-ce là notre sort? Quoi! tandis que ma main
Contre nos ennemis combat pour la patrie,
De cet affront sanglant ma famille est flétrie!
Qui donc peut le souffrir, et quels cœurs assez bas
Sans indignation verroient ces attentats?

PLAUTIE.

En est-il qu'Appius aujourd'hui ne médite?
La coupable Barcé, par ses présents séduite,
A son indigne amour ce Claudius vendu...

VIRGINIUS.

Qu'entends-je? A chaque mot je reste confondu.
Tu t'es trompé, tyran : la rage qui t'anime,
Avant de triompher, me prendra pour victime.
Tu ne sais pas encor quel est Virginius;
Et certes les Romains me sont bien mal connus,
Si l'on tolère en toi l'infame tyrannie
Qui jadis dans Tarquin ne fut pas impunie.
Oui, quoique dans ces murs nos bras soient désarmés,
La vengeance est une arme au cœur des opprimés.
L'excès des attentats en est souvent le terme.

ICILIUS.

Je vois que dans son sein Rome du moins renferme

De braves citoyens, ennemis des pervers;
Ils ont pris ma querelle, ils ont brisé mes fers,
Ces fers dont aujourd'hui l'ennemi qui m'opprime
Crut devoir me charger pour consommer son crime.
De cette liberté mon amour s'est servi;
Et tandis qu'Appius, de peu des siens suivi,
Alloit au capitole assembler ses cohortes,
Nous marchons au palais; j'en enfonce les portes;
Je cours à Virginie, et d'un bras furieux
Je l'arrache aux licteurs. Hélas! ses tristes yeux,
Dans ce terrible instant fermés à la lumière,
Se sont rouverts enfin, et pour revoir un père.
Ne croyez pas pourtant le péril écarté :
Le féroce Appius, de sa honte irrité,
Des dernières horreurs, sans doute, nous menace.
Sachons quels nouveaux coups prépare son audace:
Je vais m'en assurer, et veux dans un moment
Vous informer moi-même...

VIRGINIE.

Où vas-tu, cher amant?
Je frémis des dangers où ton amour t'expose.
Connois-tu le tyran? sais-tu tout ce qu'il ose?
Sais-tu contre tes jours ce qu'il peut attenter;
Que la nuit couvrira les coups qu'il veut porter?
Et tu peux t'éloigner! Et, malgré ma prière...

ICILIUS.

Votre époux sans effroi vous laisse avec un père.
Je crains peu pour ma vie : hélas! elle est à vous.
L'orage suspendu gronde toujours sur nous.
Voyons ce qu'Appius peut encore entreprendre,

Ce que font nos amis, s'ils peuvent nous défendre.
Je vous quitte, il le faut, et revole en ces lieux.
Toi, Ménès, suis mes pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE,
FEMMES SUIVANTES.

VIRGINIE.

Protégez-le, grands dieux!
Dieux, vous avez voulu dans mon malheur extrême
Entraîner à-la-fois tout ce que mon cœur aime.
Ah! le temps n'est pas loin où j'eus cette douceur
De voir tout ce que j'aime heureux de mon bonheur.
Un jour a tout détruit, et dans cette demeure
C'est pour moi qu'on frémit, c'est sur moi que l'on pleure
Quel changement! Le sort à ma perte obstiné,
Pour en être témoin vous a-t-il ramené?
Seroit-ce donc en vain que j'ai revu mon père?

PLAUTIE.

Non, je ne puis penser qu'Appius persévère
Dans l'horrible projet qu'il croyoit achever.
Il voit nos citoyens, prompts à se soulever,
De son autorité renverser la barrière.
Voudra-t-il contre lui révolter Rome entière?
(*à Virginius.*)
Vous ne répondez rien, et muet de douleur...

VIRGINIUS.

Ma douleur qui se tait est toute dans mon cœur.

Ce cœur trop indigné souffre dans le silence;
De ses propres transports il craint la violence.
O braves compagnons, qui m'avez vu cent fois
Prodiguer tout mon sang pour Rome et pour ses lois;
Vous qui me chérissez, si du moins à cette heure
Vos yeux pouvoient percer dans ma triste demeure,
S'ils voyoient les horreurs de cette affreuse nuit,
Les victimes, ô ciel! qu'Appius y poursuit,
Et tout ce que le crime y fait naître d'alarmes,
Ce que la tyrannie y fait verser de larmes!
Ils ne le savent pas; de mes revers honteux
Le premier bruit à peine a retenti vers eux.
Il le sauront, sans doute... Eh! qu'importe? Le crime
Précipite ses coups, nous frappe et nous opprime.
La justice des dieux trop tard, trop tard, hélas!
Vient venger l'innocence, et ne la sauve pas.

PLAUTIE.

Ils ne trahiront pas une cause si chère.

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

Eh bien! Icilius, que faut-il que j'espère?

ICILIUS.

Nos malheurs sont au comble et ne laissent plus voir
D'autre secours pour nous que notre désespoir.
Appius désormais dans Rome est le seul maître.

VIRGINIE.

O ciel!

PLAUTIE.

Lui?

ICILIUS.

Les soldats aux ordres de ce traître,
Du haut du Capitole à sa voix descendus,
Se sont de tous côtés dans nos murs répandus.
Le peuple est consterné, l'épouvante le glace:
Tout se tait, tout a fui le glaive qui menace.
Nos plus braves amis, par la crainte enchaînés,
Eux-même en gémissant nous ont abandonnés.
Furieux, implacable et fier de sa puissance,
Appius hautement annonce la vengeance,
Respire les forfaits, et s'apprête à ravir
Le fruit...

SCÈNE V.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE. MÉNÈS, LE CHEF DES LICTEURS, FEMMES SUIVANTES.

LE CHEF DES LICTEURS.

J'apporte ici l'ordre du décemvir.
Les lois arment sa main pour confondre l'audace.
Dès qu'au jour renaissant la nuit aura fait place,
Devant son tribunal il cite Claudius,
Virginie et sa mère, et vous, Virginius.
Il vous attend; gardez qu'une nouvelle offense

Ne l'oblige à lever le bras de la vengeance.
Si l'on osoit encor méconnoître ses droits,
La force peut dompter ceux qui bravent les lois.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

Quoi! devant ce tyran que la vertu redoute,
A ce vil tribunal!...

VIRGINIUS.

J'irai, j'irai, sans doute;
Je vous y conduirai.

VIRGINIE.

Que dites-vous? ô cieux!
Moi, soutenir l'aspect de ce monstre odieux!

PLAUTIE.

Lui qui poursuit sa proie, et de qui l'ame altière,
Brûlant pour Virginie...

VIRGINIUS.

Il n'a pas vu son père;
Et quelque emportement qu'il nous ose annoncer,
C'est devant moi du moins qu'il faudra prononcer.

ICILIUS.

Est-il pour un tyran quelque droit respectable?
Pensez-vous que ce cœur farouche, impitoyable,
Soit, même à votre aspect, de remords combattu?

Ah ! l'injustice armée insulte à la vertu.
Non, n'abandonnons pas ce lieu qui nous rassemble
Notre plus doux espoir est de périr ensemble.
Voyons si jusqu'ici ses barbares soldats
Oseront apporter le fer et le trépas,
Profaner cet asile, et d'un bras sacrilége
Violer ces autels dont l'aspect nous protége.

PLAUTIE.

C'est notre seul recours, c'est le dernier, hélas!
Seigneur, ma fille et moi nous mourrons dans vos bras

VIRGINIE.

Je n'implore et n'attends que cette seule grace.
(*Elle tombe à genoux auprès de l'autel.*)
Par cet autel sacré que devant vous j'embrasse,
Par ces festons, garants d'un sort moins inhumain,
Que pour un autre usage assembla cette main;
Ces ornements d'hymen, pour moi si pleins de charmes
Que je ne croyois pas sitôt tremper de larmes,
Ah! ne m'arrachez pas à ces dieux protecteurs
Dont j'oppose l'image à mes persécuteurs.
Irai-je au tribunal, où le tyran m'entraîne,
Souffrir tous les affronts préparés par la haine,
Par un barbare amour mille fois plus affreux?
Je ne sais quelle voix, dans ce cœur malheureux,
D'un présage sinistre effrayant ma pensée,
Me dit que par vous-même à ma perte poussée,
Si pour vous attendrir mes pleurs sont superflus,
Si je sors de ces lieux, je ne les verrai plus.
A cet asile saint confiez l'innocence;

t s'il ne peut lui-même assurer ma défense,
'embrasserai du moins, dans mes derniers adieux,
Ia mère et mon époux, et mon père et mes dieux.

VIRGINIUS.

Tu me perces le cœur. Ah! fille infortunée,
Par quel transport aveugle es-tu donc entraînée?
Verrai-je fondre ici tes ravisseurs cruels,
Et disputer ma fille à ces bras paternels,
Les verrai-je outrager ces autels et ta mère?
Ah! si, me réservant cette épreuve dernière,
Le sort m'offroit ici cette scène d'horreur,
Ton père expireroit de honte et de fureur.
Ai-je revu ces murs pour fuir devant le crime,
Pour venir m'y cacher à la main qui m'opprime,
Pour n'oser soutenir les regards d'Appius?
Ce superbe tyran verra Virginius.
S'il poursuit contre nous son atroce injustice,
Aux yeux de Rome entière il faut qu'il l'accomplisse;
Et je saurai du moins, avant que de mourir,
Ce que Rome aujourd'hui peut permettre et souffrir.

ICILIUS.

Et qu'en attendez-vous? Qu'espérez-vous dans Rome?
Son génie abattu tremble devant un homme.
La guerre, en ce moment, ne laisse en ses remparts
Qu'un peuple désarmé de femmes, de vieillards;
Les glaives d'Appius la remplissent de crainte;
Ses plus braves enfants sont hors de son enceinte;
Ils sont au camp... Eh bien! c'est là qu'il faut courir;
C'est leur bras protecteur qui peut seul nous couvrir.

Remettons sous leur garde et la mère et la fille:
Que de Virginius la plaintive famille
Se rassure au milieu de ces dignes guerriers,
Sous l'abri de leur glaive et sous leurs boucliers.
D'un si noble dépôt leur vertu sera fière;
Et qui d'eux, à l'aspect d'un si malheureux père,
De l'innocence en pleurs qui vient les implorer,
Et de vos cheveux blancs qu'on veut déshonorer,
Ne ressentira pas ce courroux magnanime,
Cette indignation qui fait pâlir le crime?
J'entends déja leurs cris poussés de toutes parts;
Leurs cris retentiront jusque dans nos remparts.
Et que sais-je, grands dieux! peut-être leur courage
De notre liberté va commencer l'ouvrage.
Ainsi Rome autrefois, dans des périls moins grands,
Du haut du mont sacré fit trembler ses tyrans.
C'est à vous qu'on devra ce retour si prospère.
Que tardez-vous? allons... Vous balancez, mon père!
Doutez-vous un moment du cœur de nos soldats?

VIRGINIUS.

Près d'eux depuis trente ans nourri dans les combats.
Je leur rends trop justice, et pourrois sans alarmes
Confier ma famille à mes compagnons d'armes.
Je sais qu'un vieux soldat, jaloux de son honneur,
Leur pourroit sans rougir montrer tout son malheur.
Mais crois-tu qu'Appius, que chaque instant irrite,
Nous laisse encore ici le pouvoir de la fuite;
Peux-tu douter, mon fils, que déja ses soldats,
Dispersés dans ces murs, n'observent tous nos pas?

Ne me conseille point de tenter l'impossible.
J'oppose à l'oppresseur un courage invincible;
Et sur son tribunal, d'un regard affermi,
J'oserai défier mon indigne ennemi.
Dans les transports affreux qu'en mon ame il fait naître,
Je sens que j'ai besoin de l'aspect de ce traître.
Ce n'est que devant lui que je puis éclater...
Que dis-je? ce n'est plus le temps de consulter.

(*La nuit se dissipe par degrés sur la scène.*)

Des premiers traits du jour cette enceinte s'éclaire.

(*à sa fille.*)

Viens, marche sous l'appui de ce bras tutélaire,
Et souviens-toi sur-tout que je suis près de toi.

PLAUTIE.

Vous voulez...?

VIRGINIUS.

Je le veux. Venez, et suivez-moi.
Mon courage s'indigne en voyant vos alarmes.

(*Il ôte son casque et son épée.*)

PLAUTIE.

Eh quoi! dans ce moment vous déposez vos armes!

VIRGINIUS.

La loi me les défend quand je suis dans ces murs.
Elles seroient d'ailleurs des secours trop peu sûrs...
Ta défense, ma fille, est dans le cœur d'un père.

ICILIUS.

Vous ranimez le mien. Je vous en crois; j'espère
Que du sort vos vertus fléchiront le courroux,
Et d'un pouvoir coupable arrêteront les coups.

C'est pour nous sauver tous que le ciel vous ramène.

VIRGINIE.

Entendra-t-il nos vœux?

VIRGINIUS.

Ma fille, sois Romaine,
Et prends les sentiments dont je suis animé;
Crois que pour ton honneur je suis toujours armé.
Allons, Icilius, prenez soin de Plautie;
Et moi, je conduirai les pas de Virginie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le Forum; le tribunal d'Appius est placé dans le fond. On doit voir, sur les côtés, des temples, des portiques, la tribune aux harangues, et des soldats dans l'éloignement.

SCÈNE I.

VIRGINIUS, MÉNÈS.

MÉNÈS.

Virginie et sa mère, en proie à la terreur,
S'arrêtent aux autels de Jupiter vengeur.
Icilius rassure et soutient leur courage.
Et comme impatient de défier l'orage,
Virginius s'arrache à leurs timides bras;
Il court, se précipite, et devance leurs pas!

VIRGINIUS.

Ah! la rage m'entraîne, et cette ame si ferme
Ne peut plus soutenir le poids qu'elle renferme:
Mon indignation s'irritoit de leurs pleurs.
Trop plein de ses transports, oppressé de douleurs,
Ce cœur de tous côtés cherchoit à se répandre;
J'allois, je m'adressois à qui pouvoit m'entendre.
Je croyois qu'en ces lieux, où ce peuple indompté
A respiré long-temps l'air de la liberté,
Il ne livreroit pas à cette honte amère

Un guerrier vertueux, un citoyen, un père.
Mais l'épouvante enchaîne et leurs cœurs et leurs mai
Et l'infortune est seule au milieu des Romains.

MÉNÈS.

Du sénat cependant l'élite réunie
Élève enfin sa voix contre la tyrannie,
Brave les décemvirs, et tout semble annoncer
Que, las de les souffrir, il veut les renverser.

VIRGINIUS.

Et qu'attendre d'un corps où la discorde règne,
Qui livre à l'esclavage un peuple qu'il dédaigne?
Voudra-t-il nous servir contre un patricien?
S'il vouloit en effet nous prêter son soutien,
Si tels sont ses desseins, qui peut donc les suspendre?

MÉNÈS.

Si j'en crois un bruit sourd qui vient de se répandre,
Le sénat en secret portant des coups plus sûrs,
Sollicite l'armée et l'appelle en ces murs;
Aux tribuns, des soldats on remet la conduite.
Déja même l'on dit que, marchant à leur suite,
Bientôt nos légions rentrent dans ces remparts:
Vous verrez Appius pressé de toutes parts.

VIRGINIUS.

Et cependant en proie à ses fureurs sinistres...
Les vois-tu du tyran ces farouches ministres,
Tout près d'environner son affreux tribunal?
S'il osoit contre nous porter l'arrêt fatal!
Ah! pour venger l'honneur tout devient légitime....
Nature, tu frémis!... J'aperçois la victime;
Elle approche en tremblant.

SCÈNE II.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

O cher époux, hélas!
En quels funestes lieux a-t-on conduit nos pas!

VIRGINIUS.

C'est ici que bientôt notre sort se décide.

ICILIUS.

Voilà ce tribunal oppresseur, homicide,
Où le crime impuni s'assied insolemment!

VIRGINIE.

O mon père!...

VIRGINIUS.

Ma fille!

VIRGINIE.

Où suis-je? et quel moment!

VIRGINIUS.

Va, ta vertu jamais ne peut t'être ravie:
On est sûr de l'honneur en méprisant la vie.
Ne préfères-tu pas la mort au déshonneur?

VIRGINIE.

Ce noble sentiment est au fond de mon cœur,
Imprimé par le ciel, et nourri par mon père.

VIRGINIUS.

Ton cœur répond au mien, c'est assez; et j'espère
Que le ciel irrité ne me forcera pas...

PLAUTIE.

Ah, seigneur! voyez-vous s'avancer ces soldats,
Qui par-tout du Forum occupent les limites?
Voyez-vous d'Appius les nombreux satellites?
Tout un peuple effrayé semble fuir devant eux.
Le décemvir approche... il paroît!... Justes dieux!

SCÈNE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, APPIUS, CLAUDIUS, SEPTIME, FEMMES SUIVANTES. *Les soldats bordent la scène de droite et de gauche. Douze licteurs sont aux deux côtés du tribunal. Peuple dans l'enfoncement.*

APPIUS, *montant au tribunal.*

Romains, sachez qu'ici cet appareil des armes,
Qui dans un lieu de paix a porté les alarmes,
Qui du pouvoir des lois soutient la majesté,
Menace la révolte et non la liberté.
Du fier Icilius l'audace téméraire
Rendoit aux décemvirs ce secours nécessaire.
C'est cet esprit nourri d'orgueilleuses erreurs,
Du tribunat encor respirant les fureurs,
Qui des séditions veut rallumer la rage,
Et détruire nos lois dont la paix est l'ouvrage.
Je préviens ses projets, et ne veux rien de plus:
Il est assez puni, s'il les voit confondus.
Qu'il tremble et reconnoisse un pouvoir qu'il déteste.
Claudius, appuyé d'un titre manifeste,

Redemande une esclave enlevée au berceau:
Aux droits qu'il a prouvés les lois ont mis leur sceau;
Et quoique leur rigueur dût presser la sentence,
J'ai de Virginius attendu la présence.
Mais si, se répandant en discours supërflus,
Il ne peut par des faits démentir Claudius,
Qu'il sache qu'aujourd'hui rien ne pourra suspendre,
Rien ne pourra changer l'arrêt que je vais rendre;
Et malheur à quiconque, en sa témérité,
Oseroit d'Appius braver l'autorité.

ICILIUS.

Romains, voilà ma femme, et j'ai dû la défendre.
Romains, voilà son père, et vous allez l'entendre.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à craindre Appius;
Je me tais seulement devant Virginius.

VIRGINIUS.

Décemvir, j'ai douté que ton aveugle rage
Prétendît consommer ton crime et mon outrage.
J'avois cru que l'horreur d'un infame dessein
Devoit, à mon aspect, se cacher dans ton sein.
Mais puisque ma vertu, mes titres, mes services,
Et ce sein paternel couvert de cicatrices,
Ne peuvent arrêter tes projets forcenés,
C'est moi, moi qui dénonce aux Romains indignés
Un monstre possédé d'un amour sacrilége,
Qui veut traîner sa proie en cet horrible piége;
Et qui, pour assouvir ses desirs criminels,
A dicté l'imposture au plus vil des mortels.
Si mes concitoyens ne peuvent me défendre,
Mes cris jusques au camp iront se faire entendre:

Mes braves compagnons entre nous vont juger;
Ils ont le fer en main, et c'est pour me venger.

APPIUS.

Je saurai prévenir ta coupable menace,
Téméraire vieillard. Ainsi donc ton audace,
Jusques en ma présence, au pied du tribunal,
De la rébellion veut donner le signal.
C'est souffrir trop long-temps ta fureur qui me brave.
Licteurs, à Claudius qu'on livre son esclave.

VIRGINIE, *se précipitant dans les bras de son père.*

Ah, mon père! en vos bras...

PLAUTIE, *se jetant au-devant des licteurs qui s'approchent pour saisir Virginie.*

Arrêtez, inhumains;
Percez plutôt ce cœur...

VIRGINIUS.

(*Icilius et Plautie, les bras étendus, repoussent les licteurs, pendant que Virginius tient sa fille serrée dans ses bras.*)

Qui de vous, ô Romains,
Peut souffrir tant d'horreurs? qui de vous n'est pas père?
Si mes mains ne gardoient une tête si chère,
Mes mains de ce tyran déchireroient le cœur...
Avez-vous des enfants? sentez-vous mon malheur?
Tranquilles et muets, vous voyez ce spectacle!
(*aux licteurs.*)
Non, barbares, jamais...

APPIUS.

Écartez tout obstacle;
Obéissez, licteurs.

VIRGINIUS.

O dieux qui l'ordonnez,
Je sauve son honneur que vous abandonnez!
(*Au moment où sa fille va lui être arrachée, il met la main sur un poignard caché sous ses habits.*)
Reçois de mon amour la marque la plus chère...
Meurs vertueuse et libre, et de la main d'un père.
Meurs.

(*Il frappe sa fille.*)

VIRGINIE.

J'expire.

PLAUTIE, *recevant sa fille dans ses bras, et la soutenant avec ses femmes.*

Ah! grands dieux! Cruel! qu'avez-vous fait?

ICILIUS.

Malheureux!

VIRGINIUS, *allant vers le tribunal.*

La voilà: monstre! es-tu satisfait?
Par ce sang qu'a versé cette main paternelle,
Je dévoue aux enfers ta tête criminelle.
Romains, voyez ce sang! C'est moi... Non; par ma main,
Appius a plongé le poignard dans son sein!
C'est lui, lui...

APPIUS, *descendant de son tribunal, égaré et furieux.*

De mes sens, dieux! quelle horreur s'empare!
Quel spectacle!... Soldats, saisissez ce barbare.

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, APPIUS, CLAUDIUS, SEPTIME, VALÉRIUS, *suivi des sénateurs*; DEUX SUIVANTES.

VALÉRIUS.

Arrêtez; respectez les décrets du sénat:
Il déclare Appius ennemi de l'état.
C'est au peuple romain d'ordonner son supplice,
De livrer aux bourreaux ce monstre et son complice.
Soldats, la loi commande, entraînez ce tyran.
(*Les soldats environnent le décemvir et Claudius, et les entraînent hors de la scène.*)

ICILIUS.

Ah! de ses attentats vous voyez le plus grand.

VALÉRIUS.

Sa mort va l'expier. Notre armée est aux portes,
La vengeance en nos murs rentre avec nos cohortes.
Que du décemvirat le nom même aboli
Dans l'opprobre à jamais demeure enseveli.

VIRGINIUS.

Ah! lorsque par mes mains mon malheur se consomme.
Qui me paiera ce sang?

VALÉRIUS.

La liberté de Rome.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Notice sur La Harpe. . . . . Page 1
Le Comte de Warwick 5
Mélanie, ou la Religieuse. 71
Philoctète. 139
Coriolan. 191
Virginie. 253

FIN DE LA TABLE.